

FACULTE DE MEDECINE DE PARIS

ANNÉE 1944

THESE

N°

416

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

(DIPLOME D'ÉTAT)

PAR

LAIR Hubert, Marcelin, Gustave

Né le 13 Octobre 1914, à Bordeaux-Saint-Claire (Seine-Inferieure).

16 NOV 1944

Présentée et soutenue publiquement le..... 19..

FLAUBERT

ou le

Dilettantisme Médical

Président : M. BÉNARD, Professeur.

ROUEN

IMPRIMERIE RENÉ POUETTE

38, Rue Molière, 38

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

LAIR

HUBERT - MARCELIN - GUSTAVE

Date de la soutenance :

Numéro d'ordre :

LAIR (Hubert-Marcelin-Gustave). — Flaubert ou le Dilettantisme médical. — Rouen, Imp. René Pouette, 1944, in-8°, 60 pages.

(Thèse médicale (Etat), Paris 1944, N°).

LAIR (Hubert-Marcelin-Gustave). — Flaubert ou le Dilettantisme médical. — Rouen, Imp. René Pouette, 1944, in-8°, 60 pages.

(Thèse médicale (Etat), Paris 1944, N°).

LAIR (Hubert-Marcelin-Gustave). — Flaubert ou le Dilettantisme médical. — Rouen, Imp. René Pouette, 1944, in-8°, 60 pages.

(Thèse médicale (Etat), Paris 1944, N°).

LAIR (Hubert-Marcelin-Gustave). — Flaubert ou le Dilettantisme médical. — Rouen, Imp. René Pouette, 1944, in-8°, 60 pages.

(Thèse médicale (Etat), Paris 1944, N°).

ANNÉE 1944

THÈSE

N°

pour le

DOCTORAT EN MÉDECINE

(Diplôme d'Etat)

par

LAIR Hubert, Marcelin, Gustave

le 13 Octobre 1914, à Bordeaux-Saint-Claire (Seine-Inférieure)

Présentée et soutenue publiquement le **194**

FLAUBERT

ou le

Dilettantisme Médical

Président : M. **Henri BESNARD**, Professeur.

ROUEN

IMPRIMERIE RENE POUETTE

38, Rue Molière, 38

I. — Professeurs

MM.

Anatomie
 Physiologie
 Physique médicale
 Chimie médicale
 Bactériologie
 Parasitologie et histoire naturelle médicale.....
 Pathologie et thérapeutique générales.....
 Pathologie médicale
 Pathologie chirurgicale
 Anatomie pathologique.....
 Histologie
 Pharmacologie et matière médicale.....
 Thérapeutique
 Hygiène et médecine préventive.....
 Médecine légale
 Histoire de la médecine et de la chirurgie.....
 Pathologie expérimentale et comparée.....
 Hydrologie thérapeutique et climatologie.....

Clinique médicale

Hygiène et clinique de la première enfance.....
 Clinique des maladies des enfants.....
 Clinique des maladies mentales et des maladies de l'encéphale..
 Clinique des maladies cutanées et syphilitiques.....
 Clinique des maladies du système nerveux.....
 Clinique des maladies infectieuses.....

Clinique chirurgicale

Clinique ophtalmologique
 Clinique urologique

Clinique d'accouchement

Clinique gynécologique
 Clinique chirurgicale infantile et orthopédie.....
 Clinique thérapeutique médicale.....
 Clinique oto-rhino-laryngologique
 Clinique thérapeutique chirurgicale
 Clinique propédeutique
 Clinique de la tuberculose
 Clinique chirurgicale orthopédique
 Clinique de cardiologie.....
 Clinique de neuro-chirurgie
 Assistance médico-sociale.....

Professeurs sans chaire.....

ROUVIÈRE.
 Léon BINET.
 STROHL.
 POLONOVSKI.
 CASTINEL.
 BRUMPT.
 BAUDOUIN.
 CHABROL.
 PETIT-DUTAILLIS.
 LEROUX.
 CHAMPY.
 TIFFENEAU.
 AUBERTIN.
 N...
 DUVOIR.
 LIAN.
 Henri BENARD.
 CHIRAY.
 ABRAMI.
 FIESSINGER.
 HARVIER.
 P.-VALLERY-RAD.
 CATHALA.
 Robert DEBRÉ.
 LEVY-VALENSI.
 COUGEROT.
 GUILLAIN.
 LEMIERRE.
 CADENAT.
 BROCC.
 QUÉNU.
 MONDOR.
 VELTER.
 CHEVASSU.
 N...
 N...
 PORTES.
 MOCQUOT.
 LEVEUF.
 LOEPER.
 LEMAITRE.
 SÉNÈQUE.
 M. VILLARET.
 TROISIER.
 MATHIEU.
 DONZELOT.
 Clovis VINCENT.
 N...
 DOGNON.
 GIROUD.
 HAZARD.
 JAYLE.
 JOANNON.
 OLIVIER.
 VERNE.

II. — Agrégés en exercice

MM.	
MELINE	Pathologie chirurgicale.
MARIÉTY	Pathologie médicale.
MARNARD (Etienne)	Pathologie médicale.
MASÇON (Justin)	Hydrologie.
MASNET	Bactériologie.
MAYOLIN	Pathologie médicale.
MAUQUET	Pathologie médicale.
MULLIARD	Histologie.
MACHERA	Pathologie médicale.
MARDIER	Anatomie.
MARTE	Pathologie médicale.
MARVELLAIRE (Roger)	Urologie.
MARLUE	Anatomie pathologique.
MAY	Pathologie médicale.
MARREZ (H.)	Physique.
MARSOILLE	Médecine légale.
MARCONNET	Obstétrique.
MARCON	Physique.
MARRE	Pathologie chirurgicale.
MARCK-BRENTANO	Pathologie chirurgicale.
MULLIARD	Parasitologie.
MARCARIN	Pathologie médicale.
M ^{le} GAUTHIER-VILLARS	Anatomie pathologique

MM.	
DE GENNES	Pathologie médicale.
HAGUENAU	Pathologie médicale.
LACOMME	Obstétrique.
LANTUÉJOUL	Obstétrique.
LAVIER	Parasitologie.
LELONG	Pathologie médicale.
LEMAIRE	Pathologie expérimentale.
LENÈGRE	Pathologie médicale.
M ^{le} J. LÉVY	Pharmacologie.
MARCHAL	Pathologie médicale.
MÉNEGAUX	Pathologie chirurgicale.
MOLLARET	Pathologie médicale.
MOUQUIN	Pathologie médicale.
PATEL	Pathologie chirurgicale.
RENARD	Ophthalmologie.
RICHER	Physiologie.
SICARD	Pathologie chirurgicale.
SOULIE	Pathologie médicale.
SUREAU	Obstétrique.
TURPIN	Pathologie médicale.
WILMOTH	Pathologie chirurgicale.

III. — Agrégés rappelés à l'exercice

pour le service des examens

MM.	
MAIGLAVE	Pathologie chirurgicale.
MAILLÉY-BERT	Physiologie.
MÉNÉNIOT	Obstétrique.
MEITZ-BOYER	Pathologie chirurgicale.
MEGUENIN	Anatomie Pathologique.

MM.	
LE LORIER	Obstétrique.
NEVEU-LEMAIRE	Parasitologie.
PIEDELIEVRE	Médecine légale.
VAUDESCAL	Obstétrique.

IV. — Agrégés chargés de cours de clinique annex à titre permanent

MM.		MM.	
ALAJOUANINE	} Clinique médicale.	BASSET	} Clinique chirurgie
BRULÉ		GATELLIER	
CHEVALLIER		de GAUDART	
LAROCHE (Guy)....		D'ALLAINES	
MOREAU		MOULONGUET	
SÉZARY		MOURE	

MM.	
ECALLE	} Clinique obstétricale.
VIGNES	

V. — Chargés de cours

MM.	
CHAILLEY-BERT, agrégé	Education physique.
LEDOUX-LEBARD ..	Radiologie clinique.
DECHAUME	Stomatologie.
N... ..	Puériculture.

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans des dissertations qui lui seront présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

VU ET PERMIS D'IMPRIMER
Le Recteur
de l'Académie de Paris,
GILBERT GIDEL.

VU :
Le Président de Thèse.

VU :
Le Doyen,
BAUDOUIN.

A MON MAITRE ET PRESIDENT DE THESE

MONSIEUR LE PROFESSEUR BENARD

Professeur de la Chaire de Pathologie expérimentale et comparée

Médecin de l'Hôtel-Dieu

Officier de la Légion d'Honneur

En témoignage de notre vive admiration, nous l'assurons de notre entier dévouement.

FLAUBERT

ou le Dilettantisme Médical

I

Il existe à Rouen, sur la façade de l'Hôtel-Dieu, une plaque de marbre portant ces mots : « Ici naquit Gustave Flaubert le 12 Décembre 1821. » Cette inscription suppose derrière le mur qui la soutient, un musée où sont pieusement conservées les reliques du grand homme, dont elles perpétuent le souvenir. Ici, il n'en est rien, et c'est la Salle de Garde qui a, jusqu'à ces dernières années, pris possession de l'ancien logement du chirurgien de l'hôpital. Puissant déterminisme des choses : en 1903, René Dumesnil présentait ainsi sa thèse de doctorat en médecine (Flaubert, son hérédité, son milieu, sa méthode (1) : « Nous l'avons conçue dans le cadre qui vit les premières années de l'écrivain. Il est resté immuable ce vieux coin du vieil hôpital. Les mêmes ormes plantent la vieille cour, la même grille grince toujours en s'ouvrant. C'est dans cette chambre où Flaubert grandit, devant cette cheminée à laquelle il s'adossa bien souvent pour lire à Bouilhet ou à Le Poittevin, des fragments de son « Novembre », et leur faire partager ses jeunes enthousiasmes, que nous avons rêvé de longues heures. Et il nous a paru que ces lieux mêmes où il vécut, que toute cette ambiance intime qui fut si longtemps la sienne, semblaient garder en souvenir de lui, une indicible tristesse et un mélancolique regret du passé. »

Comme René Dumesnil, nous avons rêvé parmi ces objets inanimés, qui ont pourtant une âme puisque les poètes l'affirment, et cela nous a conduit à mêler nos pas aux siens dans une commune admiration du grand Normand. Sa thèse analysait pour la première fois l'écrivain et son œuvre sous un angle

(1) Société Française d'Imprimerie et de Librairie.

exclusivement médical et, comme un novateur suscite bientôt des adeptes, ce fut, dans les années qui suivirent, une floraison d'articles et de brochures traitant du même problème. En 1906, Ph. de Lastic examinait la pathologie mentale dans les œuvres de Flaubert (1) ; en 1912, le Dr Maury faisait paraître une étude ayant pour titre « Flaubert et la Médecine » (2). Enfin, le Dr Bondoux en 1928, recherchait la part qui revient dans l'œuvre du prosateur à l'application de la méthode des sciences biologiques (3). Mais la majorité des publications devait exploiter une veine plus féconde ; la névrose et la maladie qui entraîna la mort de Flaubert. René Dumesnil avait été le premier à éliminer le diagnostic d'épilepsie au profit de celui d'hystérie qui lui semblait plus vraisemblable. Louis Jourdan réfute cette assertion au moyen d'arguments non moins convaincants (4). Approuvées par certains, combattues par d'autres, ces deux opinions font l'objet d'une si grande quantité d'ouvrages, que leur liste n'a pu prendre place dans notre texte ; aussi nous sommes-nous vus obligés de la rejeter à l'appendice bibliographique. Tout a été dit semble-t-il, sur ce point, sans que la question soit tranchée d'une façon définitive, et il est probable qu'en l'absence de documents nouveaux, il en soit longtemps ainsi. C'est pourquoi nous nous sommes abstenus d'examiner Flaubert sous cet aspect particulier de la névrose — bien qu'elle ait imprimé une marque indiscutable à son œuvre — faute d'une conclusion ferme sur la nature de cette névrose.

La même stérilité n'a pas frappé l'étude du tribut apporté par l'écrivain à la médecine. Depuis 1928, date où parut le livre du Dr Bondoux, la plus récente publication sur ce sujet, l'éditeur Louis Conard nous révélait un texte presque intégral de la « Correspondance » dont le dernier volume sortait des presses en 1933. Grâce à cet apport notable au domaine flaubertien, nous avons pu bénéficier d'un certain nombre d'éléments dont furent privés nos devanciers, ce qui a peut-être été une des raisons pour lesquelles nul d'entre eux n'a porté ses investigations au-delà de l'œuvre littéraire de Flaubert ; Ph. de Lastic par exemple, ne mentionne aucune de ses lettres, et René

(1) La pathologie mentale dans les œuvres de Flaubert — Thèse de Doctorat en médecine, Paris 1909.

(2) Flaubert et la Médecine. — Progrès médical. — Paris 1912.

(3) Le réalisme littéraire de Flaubert et l'application de la méthode des sciences biologiques. — Thèse de Doctorat en Médecine. — Paris 1928.

(4) Essai sur la névrose de Flaubert. — Thèse de Doctorat en Médecine. — Montpellier 1922.

Dumesnil, qui a discerné en lui tous les traits d'un véritable médecin, s'est basé presque uniquement pour cela sur les scènes médicales de ses romans. Mais au regard des passages de ceux-ci, où Flaubert nous apparaît comme un clinicien averti, il en est d'autres dans la correspondance, moins apprêtés et pour cela plus vrais, dont nous avons tenu à faire état. Il y émet des jugements sur la médecine en général, et les médecins en particulier ; il y donne aussi quelques conseils thérapeutiques, avec cette fougue, cette licence qui font le charme de son esprit et communiquent à ses lettres tant de spontanéité. Certaines de ses idées affectent une originalité inattendue, conséquence inéluctable de son amour forcené du paradoxe ; nous serions mal venus d'y voir autre chose que les facéties « d'un censeur qui folâtre et qui rit ». N'oublions pas non plus que nombre d'années nous séparent de l'époque où Flaubert formulait les appréciations que nous aurons à citer — depuis ce temps, le progrès scientifique nous permet d'apercevoir les choses sous un angle différent du sien entre lesquels il n'est point de commune mesure. Il y a, malgré tout cela, une conception flaubertienne de la médecine ; chercher à la dégager des textes fragmentés où elle s'exprime, tel a été le but que nous avons poursuivi.

Bien des gens s'imaginent sincèrement que l'auteur de *Madame Bovary* était médecin. Cette confusion se conçoit sans peine lorsqu'on a lu les admirables pages qu'il a consacrées à notre art. L'erreur dissipée, la question se pose de savoir comment un écrivain put arriver à une précision technique aussi absolue. Cela ne supposait-il pas des études médicales très poussées, ou l'influence de quelque disciple d'Esculape ? C'est ce que nous avons recherché au moyen de la documentation considérable réunie dans les ouvrages de René Dumesnil, Gérard-Gailly, René Descharmes, Edouard Maynial, qui forment le fond de la bibliographie consacrée à Flaubert. Nous avons aussi fait usage des témoignages oraux qu'il nous a été possible de recueillir, car l'époque où vécut le grand prosateur normand n'est pas encore si reculée qu'il soit impossible de retrouver quelques-uns de ceux qui l'ont connu dans les dernières années de son existence. C'est ainsi qu'un de nos amis nous disait récemment : « Je me rappelle très bien des promenades à Croisset, où mon père me conduisait souvent lorsque j'avais dix à douze ans. Nous suivions le magnifique boulevard maintenant disparu, qui longeait la Seine en aval de Rouen,

et, parvenus devant le célèbre pavillon au bord de l'eau, nous attendions le passage du bateau venant de La Bouille, avec lequel nous retournions en ville. Dans l'allée principale du jardin, en face de l'embarcadère où nos stations se prolongeaient assez longtemps, il était rare de ne pas voir apparaître la silhouette d'un homme de haute stature, vêtu d'une houppelande brune, et qui soliloquait tout en marchant. La voix claire ou assourdie, selon qu'elle nous parvenait directement ou à travers les frondaisons des bosquets, s'interrompait parfois, semblant suspendre du même coup la marche du promeneur dont on n'entendait plus les pas sur le gravier. Au bout de quelque temps, tout rentrait dans le silence et mon père disait : « Voilà Monsieur Flaubert qui écrit un roman. »

Les souvenirs de notre ami ne sont pas les seuls de ce genre ; nous en avons réuni d'autres sur Louis Bouilhet en particulier, grâce aux quelques lettres de « l'alter ego » dont nous avons la bonne fortune de posséder la copie. Il en a été de même pour le naturaliste Pouchet, ami de Flaubert ; les détails qui le concernent nous ont été communiqués par M. Régnier, Directeur du Laboratoire de botanique au Muséum de Rouen. Le reste de notre documentation est dû à l'obligeance de M^{lle} Leleu, bibliothécaire de la Ville de Rouen, Maurice Lecomte et Edmond Ledoux, qui n'ont pas ménagé leur peine pour nous venir en aide. Nous ne saurions mieux faire que de leur témoigner ici toute la gratitude que nous devons à un concours sans lequel ce travail n'aurait pu être entrepris.

Une thèse de doctorat en médecine est, par essence, destinée à se perdre dans le silence des bibliothèques scientifiques ; c'est assez dire que nulle recherche d'un succès littéraire problématique ne nous a poussé à choisir ce sujet, plutôt qu'un autre. Nous l'avons écrite dans le but d'apporter notre modeste hommage à celui qui fut non seulement un écrivain génial, mais un honnête homme au sens où l'entendait le Grand Siècle. Flaubert, comme Balzac, a sa chapelle ; elle ne retentit pas de l'écho des louanges officielles, surtout dans sa ville natale qui s'accommode aisément du dédain qu'il a toujours professé envers la gloire. « Je serai peut-être après ma mort », disait-il, « un engrais superbe, un guano supérieur, il m'est doux de songer que je servirai un jour à faire croître des tulipes. » (1). Ce vœu

(1) A Louise Colet (26 Août 1846) 272 - I - Nous nous sommes référés pour la Correspondance, à l'Édition Louis Conard et à la classification de René Descharmes qu'elle reproduit

est symboliquement accompli et le bronze impérissable destiné à fixer ses traits pour la postérité, a dû servir à sulfater des vignes.

Laissons les municipalités dans leur rôle qui est de jeter les statues à la fonte ; le monument de Flaubert, nous l'avons relevé obscurément, en nous-mêmes et pour notre usage exclusif, tandis que nous écrivions ceci.

II

*Quand on a été élevé comme moi,
dans les coulisses d'Esculape...*

Naître dans un hôpital, avoir un chirurgien pour père, un frère et plusieurs ancêtres médecins, voilà qui aurait dû prédisposer le jeune Gustave à l'étude d'une science, grâce à laquelle le nom de Flaubert n'avait pas attendu la gloire littéraire pour s'illustrer. S'il en fut autrement, et si les lois obscures qui président à la naissance d'une vocation, lui firent à l'art médical préférer l'Art tout court, il semble que nulle volonté ne s'exerça dans son entourage en faveur de l'un ou l'autre sens. « Faire son droit à Paris » suffit à contenter les traditions bourgeoises d'une famille dont le fils aîné s'était déjà déterminé à suivre la voie que son père lui avait si magistralement tracée.

Dans ses « Souvenirs Intimes », Caroline Commanville nous parle de la jeunesse de son oncle à l'Hôtel-Dieu de Rouen : « Ce milieu mélancolique et sévère n'a pas dû être sans influence sur Gustave Flaubert. Il s'en est dégagé cette compassion exquise pour toutes les souffrances humaines, et aussi cette haute moralité qui ne l'a jamais quitté... » Est-ce à cela que cette influence s'est bornée, et pour qui connaît le charme prenant des lieux où se déroule l'enfance, n'est-il pas permis d'approfondir ce que Maxime Du Camp a justement nommé la leçon de l'Hôtel-Dieu ?

Il est rare qu'à quinze ans on soit impunément Hugolâtre et romantique, au point de coucher avec un poignard sous son traversin ; à force d'imiter les Manfred et de vouer ses méditations sépulcrales aux nuages et à la nuit, on finit par confier au papier le fruit de veilles enfiévrées. Flaubert ne voulut pas

échapper à la règle ; il commit d'inévitables « Œuvres de Jeunesse », et les enferma soigneusement sous une enveloppe à triple cachet, que la main des éditeurs postumes ne se fit heureusement aucun scrupule à briser. Tout ce que l'imagination morbide de l'adolescent a pu tirer de l'ambiance tragique d'un vieil hôpital, transparait dans le « Chant de la Mort ». De l'amphithéâtre voisin, quelques *Luciliæ* se sont échappées, qui ont laissé sur le papier à lettre mainte métaphore puissamment expressive (1). « Les Fantômes de Trouville » (2) se glissent entre les lignes de l'« Education Sentimentale » ; « Novembre » et les « Mémoires d'un fou » ont quelque chose des murs gris de l'Hôtel-Dieu, derrière lesquels la souffrance se retourne dans des lits aux draps blancs.

On a fait grand cas du passage de la lettre à Louise Colet, auquel nous venons de faire allusion, et voulu y voir la preuve d'études médicales effectuées en dehors de la Faculté. Le voici en entier : « L'amphithéâtre donnait sur notre jardin — que de fois, avec ma sœur, n'avons-nous pas grimpé au treillage, et, suspendus entre la vigne, regardé curieusement les cadavres étalés. Le soleil donnait dessus, les mêmes mouches qui voltigeaient sur nous et sur les fleurs, allaient s'abattre là, revenaient, bourdonnaient. Je vois encore mon père levant la tête de dessus sa dissection et nous disant de nous en aller »

Cette incursion illicite dans le domaine de Morgani représente à peu près tout ce que les enfants connurent de la vie intime de l'hôpital. La haute idée que le Dr Flaubert avait de sa profession nous permet de le penser : avec un tel portier, les coulisses d'Esculape ne risquaient jamais de s'entr'ouvrir assez pour en laisser voir la scène.

Chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu de Rouen, le Dr Achille-Cléophas Flaubert nous apparaît comme un homme aussi grand par le savoir que par l'élévation de ses sentiments. Nous reviendrons à lui lorsque le moment sera venu de parler de *Madame Bovary* et du Dr Larivière, dont il fut le prototype. Qu'il nous suffise de dire qu'absorbé par une tâche écrasante, rares étaient ses loisirs, et restreinte sa participation

(1) ... car la plus belle femme n'est guère belle sur la table d'un amphithéâtre avec les boyaux sur le nez, une jambe écorchée et une moitié de cigare éteint qui repose sur son pied. »

A Ernest Chevalier, 24 Juin 1837.

(2) Gérard Gailly.

effective à la vie familiale. Dans de telles conditions, indépendamment de la marque indéniable qu'imprima son caractère dynamique, n'est-il pas permis de penser que l'influence de ce père sur l'enfant fut assez lointaine ? Les lettres de Flaubert adolescent (surtout celles adressées à Ernest Chevalier), trahissent à cet égard une déférence respectueuse — toutefois non dénuée de tendresse — plus qu'une chaude intimité. Il ne fait aucun doute que l'austère chirurgien renonça vite à pénétrer l'esprit fantasque d'un fils dont la verve étincelante de truculence rabelaisienne était mêlée des désespérances d'un Byron. Sachons-lui gré de n'avoir pas, contrairement à l'usage, tenté d'étouffer une passion littéraire tôt affirmée ; il sut sourire devant le théâtre de l'Hôtel-Dieu, ne nous offusquons pas si à la lecture de « L'Education Sentimentale », on dit qu'il s'endormit.

Dans une appréciation plutôt sévère (1), un intime : le marquis Alexandre Bourlet de la Vallée en arrive à formuler de graves accusations : « Gustave n'eut jamais qu'une idée dans sa malheureuse tête : se faire saltimbanque ; avec ses paradoxes il a fait mourir de chagrin son père... ». L'anaphylaxie paradoxale diagnostiquée par l'irascible marquis, n'eut cela va sans dire, aucun rapport avec la maladie qui emporta le Docteur Flaubert en 1846. Nous n'avons tenu à citer ce témoignage d'un contemporain que pour le mettre en regard du jugement plus pertinent, formulé récemment par Edouard Maynial (2), sur le même sujet : « Bien qu'il se sentît lui-même entraîné sur une voie toute différente, et que le Dr Flaubert n'ait pas toujours bien compris un fils dans lequel il ne retrouvait pas tous les caractères de son esprit positif, épris de résultats concrets et immédiats, jamais aucun dissentiment profond n'altéra leurs rapports... Peut-être lui devait-il autre chose que cette haute leçon morale : c'est sans doute de son père que Flaubert tient, entre autres traits, son tour d'esprit voltairien, ses tendances libérales, son mépris des honneurs et des dignités, et même ces soudaines, ces saintes crises d'indignation, qui le jetaient dans des colères furieuses, devant les petites lâchetés de la vie ».

Est-ce à dire qu'il faille s'en tenir là quant aux échanges

(1) Rapporté par le Dr Fauvel (Trois Normands, par G. Dubosc). — Edition Defontaine - Rouen.

(2) Flaubert - Edouard Maynial - Nouvelle Revue Critique 1943.

spirituels entre son père et lui ? N'oublions pas qu'au moment où, se dégageant des limbes de l'enfance, sa pensée va être en mesure d'accorder aux faits plus qu'une valeur anecdotique, le frère aîné, Achille, aborde les études au terme desquelles il obtiendra par une succession méritée « la plus haute position médicale de la Normandie » (1).

Autour de la table familiale, le maître et l'élève ont maintes fois poursuivi la conversation née des hasards de « la visite » ; l'enfant est là qui écoute et enregistre avec cette mémoire surprenante que nous lui connaissons, l'essentiel de ces « leçons cliniques » inattendues. Nous ne saurons jamais la part exacte qui revient aux deux interlocuteurs dans l'œuvre de Flaubert, mais il est permis de croire qu'elle ne fut pas négligeable puisqu'une tradition orale nous rapporte que l'épisode du pied-bot dans « Madame Bovary », aurait eu pour théâtre non pas Yonville-l'Abbaye, mais le *service* paternel de l'Hôtel-Dieu (situé il est vrai lui aussi, dans le vallon d'Yonville).

Les mêmes tendances dysharmoniques génératrices d'ardentes controverses entre Flaubert et son père (2) vont se reproduire avec plus d'acuité dans ses relations avec son frère Achille, ce trait qui n'a nullement échappé aux biographes mérite pourtant d'être approfondi. Nous sommes en effet en droit de nous demander si plus d'un, à la faveur des remarques assez aigres rencontrées dans la « Correspondance » n'a pas propagé au compte de ce frère aîné, une légende comparable à celle de la rupture avec Du Camp, dont Gérard-Gailly a maintenant fait justice. En cette matière les textes ne nous apprendront rien que nous ne sachions déjà ; aussi, puisque nous eûmes la bonne fortune de recueillir un témoignage inédit, nous ne résisterons pas à la tentation de le citer ici. C'est à l'amabilité du Dr Delabost, fils d'un interne d'Achille Flaubert, que nous le devons, et voici en quels termes pittoresques, il voulut bien nous le conter : « Mon père, le Docteur Merry-Delabost avait conservé pour la mémoire de son maître un véritable culte. Bien souvent, il me parlait de cet homme à la carrure athlétique, dont le visage empreint d'une rare noblesse, s'encadrait d'une barbe auprès de laquelle celle de Mathusalem

(1) A Ernest Chevalier - 4 Juin 1846 - 207 - I.

(2) Maxime Du Camp - Souvenirs littéraires.

n'eût été que poils follets (2). Comme cet appendice pileux n'aurait pas manqué d'apporter quelques désagréments au cours des interventions chirurgicales, il avait l'habitude, assez comique pour ceux qu'elle surprenait, de l'enfourer dans sa blouse très engoncée au moment d'opérer. Lorsqu'il maniait le bistouri, c'était avec autant d'adresse que de rapidité, ce qui avait son importance dans un temps où l'anesthésie n'existait qu'à l'état de rudiment. D'une exquise affabilité envers ceux qui l'entouraient, il invitait fréquemment mon père à sa table, et se flattait de lui inculquer les savantes connaissances œnologiques dont il tirait une grande fierté. Gustave Flaubert et sa mère s'y trouvaient parfois, mais la maîtresse de maison qui redoutait avec raison l'humeur acariâtre de l'une et les explosions sarcastiques de l'autre, devait déployer ces jours-là une habileté méritoire dans le choix et la disposition des autres convives ».

S'étonnera-t-on après cela qu'Achille ait donné une soirée à des têtes » (1) sans inviter le solitaire de Croisset ? Il n'est que de lire la « Correspondance », pour voir de quelle verte façon « Gustavus Flaubertus Bourgeoisophobus » malmenait ses amphitryons. En dépit de son indépendance d'esprit, il eût été fâcheux pour le Chirurgien de l'Hôtel-Dieu, que tel Préfet du Second Empire pût entendre l'un ou l'autre des propos acides dont furent gratifiés les édiles rouennais dans une « Lettre au Conseil Municipal » restée célèbre. On tremble à la pensée qu'il eût pu goûter les chansons de Béranger, ou s'oublier jusqu'à blasphémer le saint nom du proscrit de Guernesey.

C'est à notre sens à des précautions diplomatiques de ce genre, qu'il faut ramener la prétendue froideur vis-à-vis de son frère, que l'on a tant reprochée au Dr Achille Flaubert. N'est-ce pas trop solliciter les textes que d'y voir ça et là les traces d'un éloignement que la recherche de buts différents eût pourtant justifié ; n'oublions pas qu'aux heures graves du procès de

(1) A Louise Colet (2 Juillet 1853) - 265 - III.

(2) Un buste de Carpeaux, que la mort ne lui permit pas d'achever, illustre pleinement ce détail que nous pouvons compléter par les lignes de G. Dubosc (Les Bains de Rouen dans « Par-ci, par-là », 3^e série, p. 56) « ...Achille, quand il tirait sa coupe et se retournait ruisselant, avait l'air d'un vrai dieu marin; tels les tritons de Girardon ou de Coysevox. »

Madame Bovary, il sera le seul confident des angoisses d'un homme qui se souvenait peut-être des vers :

Autre chastel n'ay, ne forteresse
Quand sur moi court male détresse
On me retraire corps et âme..

de cette autre victime des gens de robe : François Villon.

Mais retournons auprès du Docteur Delabost qui va terminer le rappel de ses souvenirs par un trait touchant plus directement les relations de son père avec l'écrivain :

« C'est au cours d'un de ces repas chez le *patron*, que Gustave Flaubert lui demanda si parmi les livres de médecine il ne s'en trouverait pas un qui traitât de la façon dont on meurt de faim — et d'ajouter : « J'en ai besoin pour un de mes bouquins et Achille est tellement occupé... ».

Deux années plus tard, à la lecture de « Salammbô », le Docteur Merry-Delabost put voir qu'il avait contribué à faire mourir quelques centaines de mercenaires dans le défilé de la Hâche.

On connaît les scrupules que mettait Flaubert à vérifier le moindre fait et sous quelle avalanche d'in-folios certain orientaliste qui avait cru bon de persifler son érudition carthaginoise ne dut-il pas courber la tête ! (1). Pour les questions médicales, il ne se départira pas de cette ligne de conduite et procédera au dépouillement et à l'annotation d'innombrables traités (2). Nous venons de voir qu'il ne dédaignait pas de recourir à l'érudition de son frère et en général des gens de métier qu'il était susceptible de rencontrer. A partir de 1842, il trouvera un auxiliaire précieux dans cette tâche, en la personne de Louis Bouilhet qu'il avait connu au Lycée et qui allait, en qualité d'étudiant en médecine, suivre à l'Hôtel-Dieu le service de son père.

Destin curieux que celui de ce poète ; il eût pu faire un excellent médecin mais ne termina jamais ses études. Né pour le théâtre, ses pièces n'eurent qu'un succès médiocre et s'il s'en consola, ce fut en rimant d'admirables strophes que la posté-

(1) Voir à ce sujet les lettres « A M. Frochner » et « A M. Guérault », publiées dans l'« Opinion Nationale » des 24 Janvier 1863 et 4 Février 1863. — Elles se trouvent à l'appendice de toutes les bonnes éditions de « Salammbô ».

(2) Cf. — René Descharmes — *Autour de Bouvard et Pécuchet* où se trouve la liste des ouvrages qu'il emprunte à la Bibliothèque Nationale et à la Bibliothèque Municipale de Rouen.

rité a complètement oubliées. Tout le portait au calme des villes de province, il vécut à Paris une existence trépidante d'auteur dramatique en quête d'un comité de lecture accueillant, qu'il ne trouva pas toujours. Peu enclin aux débauches sentimentales, il eut pourtant souhaité une Muse ; le hasard lui envoya Léonie Leparfait, brave fille, mais aussi peu poétique que son nom. Prêt à l'épouser après une liaison d'une vingtaine d'années, il mourut presque subitement âgé de quarante-sept ans alors que sa robuste santé ne lui avait donné jusque-là aucun souci.

Quelle était au juste la valeur médicale de Louis Bouilhet ? Le silence des biographes de Flaubert à ce sujet, tendrait à nous la faire tenir pour négligeable, tant la prédominance de son apport littéraire écrase la modeste collaboration scientifique dont l'auteur de « Madame Bovary » eut besoin pour certains passages de son roman (1).

Plus encore que son ami, Louis Bouilhet appartient à une famille de chirurgiens ; il n'y a donc rien de surprenant à ce que nous le trouvions en 1840, en train d'étudier la médecine, afin de prolonger la dynastie fondée par son trisaïeul François Bouilhet.

La « Préface aux Dernières Chansons » nous montre ce que fut à cette époque « son existence triplement occupée par ses besognes de poète, de répétiteur et de carabin. Elle fut pénible tout à fait lorsque deux ans plus tard, Interne à l'Hôtel-Dieu de Rouen, il entra dans le service de chirurgie. Comme ses répétitions le tenaient éloigné de l'hôpital pendant le jour, ses tours de garde la nuit revenaient plus souvent que ceux des autres ; il s'en chargeait volontiers n'ayant que ces heures-là pour écrire ». On le voit, cet étudiant qui ne devait jamais obtenir le diplôme final n'avait rien de ceux que chantait Béranger, et nous ne le voyons guère en train de « sabler le champagne avec des actrices » — en dépit d'Homais. Il a déjà pour les distractions mondaines ce dédain qu'il gardera toute sa vie, et que le post-scriptum d'une lettre à sa mère ne cherche pas à déguiser : « Non je n'ai pas fini. Est-ce qu'on finit jamais avec sa mère ? Ecoute bien, le 24 au soir si tu n'as pas trop envie de dormir, tourne la tête du côté de Rouen, et dis-toi avec un juste orgueil : « Là-bas, j'ai un fils en gilet blanc, habit noir et gants serin, qui brille comme un morceau de nacre ». Regarde-le ce

(1) Voir à ce sujet la lettre à Louis Bouilhet du 23 Juin 1853 - III - 246.

pauvre garçon, condamné au bal forcé à perpétuité d'une nuit. Contemple-le avec les yeux de la pensée, épanouissant toutes ses grâces et toutes ses facultés physiques, étendant avec onction ce que le ciel lui a donné de mollet, et le ramenant sous lui-même d'une façon gaillarde et gentille ! Ecoute-le, heureuse mère, écoute-le devisant avec finesse et galanterie sur la pluie et le beau temps, s'extasiant sur la couleur brune, rouge ou noire, suivant que les cheveux de sa danseuse tirent sur l'une de ces trois nuances ! Enfin sautant à mort ! aimable à en suer ! heureux d'être à ce bal ne pouvant être dans son lit ! en un mot comme en sept, pestant le plus joliment du monde ».

Un autre billet du mois d'août 1841 nous le montre en pleine préparation au concours de l'Externat des Hôpitaux de Rouen. Il est reçu et obtient même un poste d'Externe résidant à l'Hôtel-Dieu, ce qui lui assure le gîte et le couvert en Salle de Garde. Certes ce n'est pas une position sociale définitive, mais pour un étudiant aussi peu fortuné que Louis Bouilhet, c'est tout au moins l'espoir d'alléger les répétitions dans la « boîte à bachot » de M. Lévy. Aussi sa joie déborde-t-elle dans une lettre qu'il écrit à sa mère quelque temps après être entré en fonction : « Je me porte on ne peut mieux et je suis content d'avoir bien passé cette épreuve car je craignais que l'état de médecin ne soit trop pénible pour moi, surtout quand il faudrait me relever la nuit. Eh bien, pas du tout. Aussitôt sonné, aussitôt levé, sans malaise, sans contrariété ; et gaillard le lendemain comme un homme qui a dormi ses douze heures ! Aussi j'ai eu l'avantage de faire vingt et un accouchements — et encore j'en ai manqué quelques-uns qui se sont faits pendant que j'étais chez M. Lévy. Mais enfin tu vois que je ne suis plus novice dans cette partie. C'est un grand avantage pour moi quand je voudrai plus tard concourir pour l'internat ». Nulle trace de lassitude chez cet étudiant, digne continuateur de l'élève Bouilhet qui, au lycée de Rouen, s'octroyait tous les Prix d'Excellence. Il prend son travail à cœur, tellement à cœur qu'en mars 1842, exténué, il célèbre avec humour la joie de pouvoir un instant déposer le pesant fardeau des gardes nocturnes :

« Enfin me revoilà Bouilhet comme devant !
Simple mortel, buvant, mangeant, trottant, rêvant,
Et dormant : c'est ici le plus beau de l'affaire !
Car les honneurs vois-tu, ne laissent dormir guère !

Je dors donc tout mon saoul sans craindre à tout moment
De m'entendre sonner pour quelque accouchement,
De repasser dix fois bas, culotte, savate,
Pour un billet de mort qu'il faut signer en hâte,
Ou pour quelque patient qui vient, triste, perclus,
Avec un bras en moins ou deux bosses de plus !
Je dors, j'aime à le dire, et bien mieux à le faire,
De neuf à dix. Voilà de quoi vivre, j'espère !

Que s'est-il passé pour qu'en 1846, Bouilhet n'ait pas encore conquis au bout de six années d'études, le parchemin que quatre suffisaient en ce temps à obtenir ? La disparition des archives de l'Ecole de Médecine de Rouen ne nous a pas permis d'en retrouver la cause. Il est probable que le poète-répétiteur-externe n'eut pas, en faveur des examens, le même acharnement qu'il mettait à préparer le concours de 1841. Oublia-t-il que l'examinateur qui s'enquiert du trajet de l'artère cubitale n'a pas à juger de l'habileté avec laquelle le candidat sait en faire la ligature ? Nous en sommes réduits à de simples conjectures, mais il est vraisemblable que Bouilhet avait fait sien le mot de Trousseau qui semble un encouragement à délaisser chimie, physique et botanique en faveur de l'empirisme clinique : « De grâce, Messieurs, un peu plus d'art et beaucoup moins de science ! (1)

Il ne s'ensuit pas pour cela qu'il fut ignorant en cette matière et cinq ans d'internat bien remplis peuvent lui tenir lieu du titre d'Officier de Santé, sinon de Docteur en Médecine.

Etienne Frère, dans sa biographie de Louis Bouilhet (1), nous donne le récit des événements qui mirent fin aux relations du poète avec Esculape :

« Une difficulté avec la commission administrative des hospices fut l'occasion propice (à abandonner la médecine). Louis et ses camarades de l'internat avaient demandé à recevoir du vin pendant leur repas, et à ne pas coucher à l'hôpital sauf les jours de garde. La pétition dégénéra bientôt en conjuration et les affidés avaient convenu de cesser leurs soins s'ils n'avaient pas satisfaction. Mais après le refus de la commission adminis-

(1) Cliniques médicales de l'Hôtel-Dieu de Paris - par Trousseau - 3 V - J. B. Baillière et Fils - Paris 1885.

(1) Louis Bouilhet - son milieu, ses hérédités - l'Amitié de Flaubert - Paris - Société Française d'Imprimerie et de Librairie - 1908.

trative plusieurs étudiants se rétractèrent et quant aux autres (Louis était du nombre), leur renvoi fut prononcé. La plupart d'entre eux obtinrent d'ailleurs d'être réintégrés dans la suite, après qu'ils eussent fait des excuses. Louis Bouilhet ne sollicita pas sa grâce... Il partit s'installer à l'Hôtel des Trois Maures, où il vécut de répétitions ».

Il allait plus que jamais devenir auprès de Flaubert cette « conscience littéraire » qui eut tant de part à l'élaboration de l'œuvre de son ami. La « Correspondance » nous apprend qu'il fut aussi sa conscience scientifique, son rôle est important dans la genèse du personnage d'Homais (2); mais nous ignorerons toujours la nature des renseignements oraux qu'il n'a pas manqué de transmettre à son ami dans les nombreux têtes-à-têtes de Croisset.

Louis Bouilhet est avec le père et le frère de Flaubert le seul de ses intimes dont l'esprit, par sa tournure essentiellement médicale, eut une influence visible sur le sien. D'autres médecins entretenirent avec lui des relations plus ou moins étroites mais aucun n'eut le privilège de participer aussi directement au labeur de l'écrivain ; leur nombre est restreint, ce qui ne laisse pas de surprendre étant donné le milieu dans lequel il fut élevé.

Parmi ceux-ci le nom du Dr Jules Cloquet revient assez souvent dans la « Correspondance » pour qu'il mérite qu'on s'y arrête. C'était un ancien « rouspiou » du Dr Flaubert avec qui il était resté très lié, il venait fréquemment à Rouen et fit en 1835, en compagnie d'Achille, un voyage en Ecosse, en 1840, c'était au tour de Gustave qu'il emmenait aux Pyrénées et en Corse. Fixé à Paris, la liste de ses titres est impressionnante : Chirurgien en second de l'Hôtel-Dieu de Paris, prosecteur de la Faculté de Médecine de Paris, Professeur d'anatomie, de physiologie et de chirurgie, Membre de l'Académie Royale de Médecine et de la Société Philomatique, Membre correspondant de l'Académie des Sciences Naturelles de Philadelphie, du Lycée d'histoire naturelle et de l'Académie de Médecine de New-York, etc... Il laissa entre autres travaux, un important traité d'anatomie humaine qui fit longtemps autorité et que l'on consulte encore avec intérêt. Son souvenir paraît s'être aujourd'hui entièrement

(2) Nous devons ce renseignement à l'amabilité de M. Gérard-Gailly, qui eut l'obligeance de nous communiquer son étude en cours d'impression : « A la recherche du pharmacien Homais ».

effacé ; si les champions de la question d'internat prononcent encore le terme de ganglion inguino-crural de Cloquet nul d'entre eux ne se doute de l'hommage qu'il vient de rendre à l'un des plus illustres disciples du fondateur de l'Ecole Préparatoire de Médecine de Rouen.

Du Camp nous raconte qu'en 1849 (1), lorsque Flaubert et lui projetèrent de parcourir l'Orient, ils eurent fort à faire pour vaincre l'hostilité de M^{me} Flaubert. En désespoir de cause, les deux jeunes gens avaient imaginé une intrigue dont le prétexte classique d'une raison de santé formait le nœud. Au moment où elle devait se révéler, le D^r Cloquet eut l'inspiration providentielle de terminer ainsi une de ses lettres : « Votre fils devrait voyager, ça lui ferait du bien ». Et l'autorisation tant désirée fut accordée.

Toute sa vie Flaubert conserva pour le docteur Cloquet une estime affectueuse. C'était un vieil ami de la famille, auquel on demandait quelques conseils lorsque la santé de l'un ou de l'autre laissait à désirer. On ne manquait pas non plus de le mettre à contribution pour recommander les œuvres naissantes de Bouilhet ou les tableaux de la nièce Caroline aux artistes auprès desquels il entretenait de nombreuses relations.

Avec le D^r Georges Pouchet, Flaubert parcourt un terrain plus abstrait. Son père avait reçu les prénoms de Félix-Archimède — présages d'un heureux destin scientifique que sa vie ne démentit pas. Il se consacra à l'étude des sciences naturelles et laissa entre autres ouvrages un volumineux traité de l'hétérogénèse que Flaubert ingurgita tout entier pour un chapitre de Bouvard et Pécuchet.

En compagnie du D^r Pennetier, Georges Pouchet continua l'œuvre paternelle. Il avait installé à Concarneau un laboratoire où il observait la faune marine ; c'est là que l'écrivain à cette période de son existence où il se dit « las jusqu'aux moelles » écrivit en partie les « Trois Contes ». Il eut plusieurs fois recours au savant pour compléter son érudition en matière de zoologie et de botanique, lorsque « les deux bonshommes » en viennent à discuter d'histoire naturelle.

Nous ne saurions passer sous silence les relations que Flaubert eut avec le D^r Morel, Médecin-Chef de l'Asile Saint-Yon, à Rouen. C'est un des plus grands noms de la psychiâtrie et son traité de la dégénérescence contient la première expo-

(1) Souvenirs littéraires - Chapitre XII.

sition sur des bases scientifiques de la théorie raciste. Quoiqu'il fut plus intime avec Achille qu'avec Gustave, il ne fait aucun doute que l'écrivain bénéficia des connaissances étendues qu'il livrait complaisamment à ceux qui l'approchaient.

Enfin, il est très compréhensible que Fortin, le médecin de Croisset, se soit complu dans la société de Flaubert, l'indigence intellectuelle des habitants du bourg l'incitait à prolonger la conversation au cours des nombreuses visites que la santé chancelante de M^{me} Flaubert, et les troubles nerveux de son fils suffisaient à prétexter. Ancien médecin de la marine, devenu obscur praticien de campagne, il ne nous est connu que par les passages de la « Correspondance » dont il est l'objet, et un article publié dans la « Chronique Médicale » en 1903. Il prêtait volontiers ses livres de médecine à Flaubert, et dans ce qu'il crut n'être qu'une boutade, fit preuve d'un esprit d'observation judicieux — ne l'appelait-il pas « grosse fille hystérique » ? Ce diagnostic a pu être âprement discuté, il n'a jamais été infirmé.

L'examen que nous venons de faire des influences médicales susceptibles d'avoir agi sur Flaubert doit-il conclure à un bilan négatif ?

On serait tenté de le croire, la fréquentation des médecins paraissant n'avoir eu **pour lui qu'un intérêt purement documentaire**. Force pourtant nous est de revenir à ce que nous écrivions au sujet de ses entretiens avec Louis Bouilhet : tout nous échappe de ce que le papier n'a pas fixé. L'interprétation des textes qui nous livrent la pensée de l'homme est séduisante en soi, mais il est une borne que nul ne saurait franchir sans passer du rôle de critique à celui de romancier. Nous ne croyons pas verser dans ce travers en supposant qu'à l'Hôtel-Dieu, avec son père et son frère, à Croisset avec Bouilhet puis Fortin, à Paris avec Cloquet, à Concarneau avec Pouchet et Pennetier, Flaubert a pénétré l'essence même d'une profession pour laquelle il eut toujours beaucoup de goût, et dont il sembla garder toute sa vie comme un regret de l'avoir dédaignée.

III

*Les médecins sont des imbéciles
d'une espèce comme les philosophes
le sont d'une autre.*

Plusieurs figures de médecins traversent l'œuvre de Flaubert, les unes de premier plan comme Charles Bovary, les autres plus estompées : Vaucorbeil (1), Larivière, Canivet (2) et Collot (3). Certains traits les unissent ou les séparent suivant la volonté de l'auteur. Il ne nous a pas paru inutile de les rechercher afin de savoir comment, en dehors des obligations tenant à la nature même du roman, l'écrivain est arrivé à leur synthèse.

L'évocation de Charles Bovary est inséparable de celle de l'officier de santé de Ry dont nul ne conteste plus la parenté avec le héros du célèbre roman. Bouilheta-t-il vraiment prononcé la phrase que Du Camp lui prête dans ses souvenirs littéraires : « Pourquoi n'écrirais-tu pas l'histoire de Delaunay ? » Il est permis d'en douter, la mémoire de Maxime n'étant jamais passée pour un critère de fidélité. Outre l'erreur de nom — Delaunay au lieu de Delamare — il est surprenant que Flaubert n'ait jamais fait allusion à la naissance d'un sujet dont il n'aurait été que le père putatif ; sa probité littéraire qui ne peut être mise en doute se serait mal accommodée d'une simple dédicace propitiatoire. Il est plus vraisemblable, comme l'affirme Georges Dubosc, que « Flaubert avait connu par lui-même toute cette histoire ; les principaux personnages étaient liés avec sa famille et les détails particuliers, les notes intimes lui furent, pendant un séjour à Ry, fournis par le pharmacien de l'endroit qu'il connaissait beaucoup. »

Et voici comment le chroniqueur normand nous conte « le fait divers Delamare », d'après les récits des témoins du drame dont il eut le rare privilège de pouvoir interroger ceux qui vivaient encore (1) :

« Delamare était un garçon lourdaud, apathique, mais

(1) « Bouvard et Pécuchet ».

(2) Tous deux dans « Madame Bovary ».

(3) « L'Education Sentimentale ».

(1) G. Dubosc, La véritable Mme Bovary, dans « Trois Normands », Edition Defontaine, Rouen. Cette étude, parue tout d'abord dans le « Journal de Rouen » du 22 Novembre 1890, fut la première de celles publiées depuis sur les sources du roman de Flaubert.

conscientieux, originaire de Mesnil-Esnard, près de Rouen, élevé par sa mère, et qui n'avait pu arriver à passer ses examens d'officier de santé qu'avec la protection indulgente du père de Flaubert.

« Tout d'abord, il s'était laissé marier à une dame M....., qui mourut en 1837 -- la veuve Dubuc du roman. — Son nom peut être lu tout au long sur une vieille pierre tombale surmontée d'une croix de fer, à l'ombre de la vieille église de Ry, tout près du porche en bois où la Renaissance a prodigué ses capricieuses sculptures.

« Gustave Flaubert a placé la rencontre de Charles Bovary et d'Emma Rouault à Tôtes, sur ce point il n'a pas suivi absolument la version exacte. En réalité, Bovary ne quitta jamais le bourg de Ry où il était venu s'établir ; c'est là qu'il connut M^{lle} Delphine Couturier qui habitait avec ses sœurs tout près de Ry, la ferme que Flaubert a décrite avec une si absolue vérité, — la ferme des Bertaux — qui n'est autre que la ferme de Blainville. C'est là que vivait le père Couturier, le brave homme dépeint avec tant de bonne humeur attendrie par Flaubert, le père Rouault du roman.

« Si l'on interroge les vieilles gens du pays sur le compte de M^{lle} Couturier, aujourd'hui que se sont éteints les commémorages et les cancaneries villageoises, la vraie M^{me} Bovary apparaît à travers les conversations telle que Flaubert l'a immortalisée. C'était une jolie brune qui, toute jeune fille, gaie, aimait et recherchait les danses des « assemblées » normandes ; romanesque et ennuyée, elle se perdait en d'innombrables lectures — et, c'est là un des traits que Flaubert a noté — dévorait tous les livres d'un cabinet de lecture de Rouen dont on dut régler la note restée impayée à sa mort. Elle avait un goût fin et sûr qui la guidait dans l'aménagement intérieur de sa maison, et on parla longtemps de l'arrangement des doubles-rideaux jaunes et noirs de sa chambrette.

« Vous rappelez-vous que Flaubert a noté son habitude d'exiger de ses domestiques un langage à la troisième personne ? C'était là un des traits caractéristiques des recherches mondaines de Delphine Couturier. Il a fait l'étonnement des bons habitants de Ry qui n'en sont pas encore revenus.

On sait aussi avec quelle fidélité Flaubert a indiqué qu'Emma Bovary travaillait sans cesse à des ouvrages de tapisserie, toujours repris et jamais achevés ; c'est là un détail d'une exactitude absolue, et il existe encore à Rouen le fameux prie-

Dieu gothique en acajou, brodé par Delphine Couturier ; la tapisserie en gros point bleu et jaune d'un ton effacé, est aujourd'hui bien atténuée.

« Quant à Delamare, Charles Bovary, c'était dans la réalité le type apathique, doux, tranquille, adorant silencieusement sa femme, dépeint par Flaubert. « C'était un bon garçon » à la tournure un peu militaire ; il aimait monter à cheval et avait acheté une vraie rosse, efflanquée, qui, bouchonnée, étrillée, avait encore de l'allure. D'un esprit lourd, pesant, il passait son temps à cultiver toute une collection de rosiers plantés le long du mur de son jardin. Quand arriva la ruine de sa petite fortune, la « vendue », on les arracha, on les vendit, comme aussi le polypier qui étalait ses feuilles dans la salle et dont Flaubert a si souvent parlé.

« Tout d'abord, Delamare s'était installé dans une maison située au milieu de la grande rue de Ry : c'est la fameuse maison dont Homais vante si pompeusement les avantages. Delamare s'était occupé de son aménagement, aidé par sa femme, il s'était amusé à choisir et à coller les papiers, un papier bleu et argent dont on a parlé à Ry comme d'une merveille. Aujourd'hui, cette maison qui est celle du roman n'existe plus ; la route de Blainville-Crevon, créée en 1850, l'a fait disparaître ; mais le jardin, la tonnelle de clématites et de capucines, l'escalier avec ses marches qui mène à son petit ruisseau, dérivation du Crevon — la Ricule du roman — sont restés comme un décor aimable du livre ; rien n'a changé. La prairie s'étend toujours sous les peupliers qui frissonnent au milieu des brouillards montant le soir ; la planche aux vaches est encore là. C'est par là qu'Emma Bovary, se rendait jusque chez la nourrice de sa fille, la mère Rollet, dont la chaumière se trouve un peu plus loin que l'église.

« Léon Dupuis, qui l'accompagnait dans ses courses matinales, est aujourd'hui disparu, il y a quelques mois à peine (1). Le romancier a écrit qu'il était devenu notaire ; il avait raison : Léon Dupuis avait une étude dans une ville de l'Oise, mais il n'avait pas oublié le roman de sa jeunesse et, en passant par le Catenay et par Ry, aimait parfois à venir le revivre quelques heures. Disparu également Rodolphe Boulanger, qui habitait alors le château de Cressenville (La Huchette du livre) ; dans la réalité, c'était un gentilhomme campagnard, Louis Campion.

(1) Nous sommes en 1890.

qui, accablé par la mort de M^{me} Bovary, venait parfois pleurer avec son mari. Complètement ruiné, il émigra aux Etats-Unis, d'où il revint et se suicida à Paris en plein boulevard.

« On a bien souvent cité les scènes de l'empoisonnement et de l'enterrement de M^{me} Bovary; les plus petits détails du roman sont sur ce point d'une exactitude merveilleuse. Cette mort tragique mit tout le petit bourg en émoi, d'autant plus qu'elle arriva le soir d'un jour de marché, le 6 Mars 1848; tout le monde fut atterré, depuis le curé jusqu'à Lheureux, qui n'était pas Gascon mais Auvergnat. On eut du mal à descendre le cercueil dans la fosse trop petite dont on chercherait vainement aujourd'hui l'emplacement recouvert par les hautes herbes du petit cimetière. » (1).

Si nous avons tenu à citer tout au long ce passage de l'étude de Georges Dubosc, ce n'est pas pour reprendre après tant d'autres, le reproche du « roman à clef », contre lequel Flaubert n'a cessé de se débattre. Il y a aussi loin de ce chef-d'œuvre littéraire au fait-divers qui en a fourni la trame, que d'un portrait de maître à la quelconque lorette qui a pris la pose devant lui. Comme le remarque justement M. Gérard-Gailly : « le romancier se sert à son gré de ses modèles et surtout de soi, pour créer une vie plus parlante que la vie, et sa liberté ne s'arrête qu'à cette ligne de vraisemblance où n'atteignent pas le vécu et l'accidentel. Si nous possédions un récit qui nous déroulerait l'histoire *vraie* de M^{me} Bovary et de ses comparses, soyons persuadés que ce serait chose piteuse et ne valant pas un fêtu auprès de l'interprétation *vraisemblable* amenée par le génie. » (2).

Puisque nous venons de lire cette histoire vraie et que Delamare nous est suffisamment connu, tâchons de discerner ce que Flaubert a emprunté de purement « photographique » à son modèle. Comme l'officier de santé de Ry, celui d'Yonville-l'Abbaye est le même homme lourdaud : « La conversation de Charles était plate comme un trottoir de rue, et les idées de tout le monde y défilaient dans leur costume ordinaire, sans exciter d'émotion, de rire ou de rêverie. Il n'avait jamais été envieux, disait-il, pendant qu'il habitait Rouen, d'aller voir au théâtre les acteurs de Paris. Il ne savait ni nager, ni faire des

(1) Cet emplacement est situé à l'endroit où s'élève le Monument aux Morts de la Guerre.

(2) Les véhémences de Louise Colet. Op. Cit.

armes, ni tirer le pistolet et il ne put, un jour, lui expliquer un terme d'équitation qu'elle avait rencontré dans un roman (1).

« Il disait les uns après les autres, tous les gens qu'il avait rencontrés, les villages où il avait été, les ordonnances qu'il avait écrites, et, satisfait de lui-même, épluchait son fromage, croquait une pomme, vidait sa carafe, puis s'allait mettre au lit, se couchait sur le dos et ronflait. » (2)

Chez l'un comme chez l'autre, c'est la même apathie : « Naturellement, par nonchalance, il en vint à se délier de toutes les résolutions qu'il s'était faites. Une fois, il manqua la visite, le lendemain, son cours, et, savourant la paresse, peu à peu n'y retourna plus. » (3). « Grâce à ces travaux préparatoires, il écnoua complètement à son examen d'officier de santé. » (4). « Enfin, pour se tenir au courant, il prit un abonnement à la *Ruche Médicale*, journal nouveau dont il avait reçu le prospectus. Il en lisait un peu après son dîner ; mais la chaleur de l'appartement, jointe à la digestion, faisait qu'au bout de cinq minutes il s'endormait ; et il restait là, le menton sur ses deux mains, et les cheveux étalés comme une crinière jusqu'au pied de la lampe » (5).

La science médicale de Bovary ne saurait non plus faire envie à Delamare, témoin cette lamentable opération du pied-bot, où la jambe trop fortement comprimée dans ce qui, à cette époque, tenait lieu du plâtre moderne, finit par se gangréner. L'évidence du diagnostic s'impose à l'esprit le moins averti des choses de la chirurgie, mais Charles, à qui il manque le minimum des qualités d'observation, requis pour être médecin, est aussi incapable qu'Homais de le formuler.

Ce même primarisme intellectuel qui lui faisait apprendre toutes les questions par cœur pour être reçu à son examen, va se découvrir ici sous un autre aspect ; l'impossibilité de relier les effets aux causes ; l'appareillage trop serré provoque une ischémie génératrice de gangrène : « C'était peut-être un valgus ! » s'écrie notre malheureux praticien à la recherche d'une étiologie qui lui échappe. N'y a-t-il pas, dans cet échec d'une improvisation chirurgicale, la préfiguration de ce « défaut de méthode dans les sciences », que Flaubert a proposé comme

(1) P. 57 (Edition Conard).

(2) P. 59.

(3) P. 11.

(4) P. 12.

(5) P. 85.

sous-titre à « Bouvard et Pécuchet » ? Enfin, cette lacune dans le raisonnement de Bovary se retrouve au moment pathétique où Emma subit les premiers effets de l'empoisonnement par l'arsenic :

« Charles observa qu'il y avait au fond de la cuvette une sorte de gravier blanc attaché aux parois de la porcelaine.

— « C'est extraordinaire ! C'est singulier ! répéta-t-il. » (1).

Ainsi voilà un médecin placé devant un cas d'intoxication aiguë : va-t-il au moins prier son collaborateur habituel, le pharmacien, de procéder à l'analyse des vomissements de la malade ? Nullement, il remarque une sorte de gravier blanc, et cette présence insolite d'un produit que l'on ne trouve guère dans les intoxications autogènes n'éveille rien d'autre, chez lui, qu'une perplexité dont il ne sortira qu'après avoir lu la lettre écrite par sa femme.

On objectera les liens qui unissent l'officier de santé à la malade, pour admettre que Charles avait de bons droits à perdre sa présence d'esprit. Or, Flaubert ne nous dit pas qu'il l'eût perdue ; ce n'est qu'une fois l'évidence imposée qu'il se livrera à un tel désespoir que « jamais le pharmacien n'avait cru qu'il pût y avoir de si épouvantable spectacle. » (2)

Nous venons de voir tout ce qui, dans Charles Bovary, s'apparente directement à son modèle : Delamare, officier de santé à Ry. Mais, comme le fait remarquer si justement Emile Faguet : « Les personnages de « Madame Bovary » ne sont pas des types, ce sont des hommes qui suggèrent l'idée d'un type, et d'un autre et d'un troisième ; ce sont des hommes dont on sent que l'on ferait des types en les déformant, en les prolongeant et les élargissant dans un certain sens, et en laissant tomber des parties très importantes de leur personnalité ; mais ce ne sont pas des types proprement dits ; ce sont des personnes réelles, assez puissamment vivantes pour que vous les reconnaissiez, non pas à cause de votre connaissance générale de l'humanité, mais abstraction faite de cette connaissance presque malgré elle et seulement parce que vous avez cette faculté, en présence d'un être vivant, de sentir qu'il vit. » (3). Flaubert s'est bien gardé de nous montrer tel ou tel aspect particulier de son personnage qui, l'ayant fait sortir de la généralité, l'eût

(1) P. 436.

(2) P. 437.

(3) Flaubert, par Emile Faguet, Paris, Hachette et C^{ie}, 1899.

ramené à l'exclusivité d'un individu. S'il avait écrit par exemple que « sa tournure était un peu militaire, qu'il aimait à monter à cheval et passait ses loisirs à cultiver des rosiers », Bovary ne serait plus pour nous qu'un Delamare quelconque. Tel que Flaubert nous le présente, et du point de vue exclusivement médical où nous le considérons dans le cadre de cette étude, c'est une triste épave, rebut d'une profession qui n'offre pas sur les autres le privilège de n'en posséder point.

Dans « Bouvard et Pécuchet », c'est un autre portrait de médecin de campagne qui nous apparaît : celui du Dr Vaucorbeil, dont le rôle, bien qu'épisodique, n'en remplira pas moins tout un chapitre. Cette œuvre, posthume et inachevée, ne nous montre pas, comme dans « Madame Bovary », une dizaine de personnages protagonistes d'un drame au dénouement tragique. L'intrigue y est insignifiante, l'action à peu près nulle, et Vaucorbeil ne sera jamais mêlé à un conflit psychologique — qu'on chercherait en vain dans tout le livre. — Rien d'étonnant, par conséquent, à ce que Flaubert n'ait fait qu'esquisser son portrait physique : « Un homme à chevelure grisonnante et vêtu d'un paletot noir... » (1).

Au moral, il nous apparaît médiocre, comme tous les personnages flaubertiens ; éprouvant une certaine fierté à promener Bouvard et Pécuchet au milieu de ses malades, il se montrera féroce à leur égard lorsqu'il soupçonnera en eux des concurrents.

Sa valeur médicale, par contre, est d'une toute autre qualité que celle de Bovary qui, « craignant beaucoup de tuer son monde..., n'ordonnait guère que des potions calmantes, de temps à autre de l'émétique, un bain de pied ou des sangsues » (2). Il a certes oublié la chimie qu'il a étudiée au début de sa médecine (superficiellement, puisque le P. C. N. n'était pas encore créé en 1840), mais il connaît encore son anatomie et n'ignore pas, lorsqu'il prescrit la diète au cours d'une typhoïde, que c'est pour « éviter de perforer l'intestin, puisque la fièvre typhoïde est une altération de sa membrane folliculaire »

Enfin, c'est « un docteur fameux dans l'arrondissement »

(1) Chapitre II.

(2) « Madame Bovary », P. 85.

Il n'y aurait rien de foncièrement différent entre Vaucorbeil et Bovary, si Flaubert n'avait doté le praticien de Chavignolles d'une faculté qui fait entièrement défaut à son confrère de Yonville-l'Abbaye : celle de comprendre la médecine et de pouvoir en raisonner les dogmes. Nous sommes en 1840, au moment où toute une génération que la Révolution a déchristianisée arrive à sa pleine maturité d'esprit. Elle trouve dans les récentes découvertes scientifiques, des arguments de poids pour affirmer sa conception matérialiste de l'existence. On se dit volontiers positif, athée et libéral, et ce grand courant doctrinaire entraîne avec lui la majorité des médecins de cette époque. Vaucorbeil est du nombre de ceux qui ne voient dans les réactions biologiques, qu'un ensemble de phénomènes physiques et chimiques, encore assez confus, mais dont la science, enfin libérée de l'obscurantisme où la tenaient les prêtres, doit bientôt percer le mystère. Il rejoint ici Homais et, par dessus Homais, Flaubert lui-même : le Flaubert dogmatique à ses heures, et qui écrit à M^{lle} Leroyer de Chantepie : « La Science deviendra une foi, j'en suis sûr » (3), puis à George Sand : « Tant que l'Académie des Sciences ne sera pas le remplaçant du Pape, la Société... ne sera qu'un ramassis de blagues écœurantes. » (1).

Vaucorbeil appartient donc au groupe des « mécanicistes » auquel s'oppose celui des « vitalistes ». A Pécuchet qui s'inquiète du « principe vital », il réplique : « Qu'est-ce que vous me chantez avec votre principe vital ? Comment est-il ? Qui l'a vu ? » Pécuchet s'embrouilla » (2).

Ce qui nous prive de l'exposé des partisans de ce principe vital.

Mais rien ne nous empêche d'emprunter la voix d'un Pécuchet qui aurait lu Trousseau, et de répondre à notre interlocuteur en tâchant de ne pas nous embrouiller : « Voici deux œufs pondus par la même poule à quelques jours d'intervalle, l'un ayant reçu l'influence fécondante du mâle, l'autre ne l'ayant pas reçue. L'un est une matière organique non vivante, l'autre est de la matière organique absolument identique, mais douée d'une propriété que faute de mieux, nous appelons la vie. Ils seront placés chacun sous le ventre de la poule et quel-

(1) 8 Septembre 1871. 231, VI.

(2) « Bouvard et Pécuchet », Chapitre III.

(3) 18 Décembre 1859.

ques jours suffiront pour que le premier se pourrisse, l'autre à ce moment aura un vaisseau contractile déjà rempli de sang... La cornue a ses mystères disent les chimistes ; mais l'œuf fécondé en a d'autres un peu plus étranges il me semble. Le talisman qu'ils n'ont pas, c'est la vie ; ces propriétés singulières de la matière vivante, ce sont les propriétés vitales, et vous avez beau résister, il faudra bien que vous les acceptiez. Mais avant l'incubation, tuez la matière vivante par une violente secousse, par une température un peu trop élevée, un peu trop basse, par une étincelle électrique ; traitez l'œuf non fécondé de la même manière : désormais les conditions sont devenues identiques, les conséquences seront semblables. Il n'y a pourtant de moins que ce rien, cette niaiserie dont il ne faut pas tenir compte, la vie, ou si vous aimez mieux, le principe vital ».



Il est encore un portrait de médecin dans l'œuvre de Flaubert : celui du D^r Larivière, et c'est le seul qui tranche par sa noblesse sur la médiocrité habituelle des autres personnages. Pour le peindre, le maître de Croisset n'a pas utilisé que son talent, il y a mis quelque chose de son cœur : le souvenir de son père.

L'entière similitude qui existe entre le D^r Larivière et son modèle a été suffisamment relevée par les biographes de Flaubert pour que nous nous dispensions d'y revenir. Nous ne ferons qu'ajouter quelques détails plus particuliers qui ne pouvaient trouver place dans des ouvrages consacrés au fils du chirurgien de l'Hôtel-Dieu de Rouen.

Son apparition, au moment où Emma Bovary agonise, est d'une intensité dramatique, rarement atteinte dans la description d'une scène aussi banale que l'arrivée d'une voiture sur une place publique : « On entendit le claquement d'un fouet, les vitres frémirent, et, une berline de poste qu'enlevaient à plein poitrail trois chevaux crottés jusqu'aux oreilles, débusqua d'un bond au coin des halles... L'apparition d'un dieu n'eût pas causé plus d'émoi...

« Il appartenait à la grande école chirurgicale sortie du

tablier de Bichat » (1). — En réalité le D^r Flaubert n'était pas sorti du tablier de Bichat mais de celui de Dupuytren. D'un tempérament délicat, le labeur acharné auquel le contraignit sa modeste situation pécuniaire avait compromis sa santé ; aussi accepta-t-il l'offre que lui fit son maître d'aller seconder à Rouen le chirurgien Laumonier âgé à ce moment de plus de 80 ans. Ce vieillard, « praticien philosophe » dans toute l'acception du terme avait acquis une réputation justifiée d'habile chirurgien que n'effrayaient pas les innovations ; il fut l'un des premiers à pratiquer l'ovariotomie telle que nous la concevons actuellement. Beau-frère du conventionnel Thouret, il joua sous la Révolution un rôle que nous préférons ignorer et se rallia à l'Empire en n'abdiquant aucun de ses principes.

C'est dans son entourage que le D^r Flaubert dut s'assimiler les doctrines philosophiques de Cabanis et de Bichat et il est probable que le vieux maître et son jeune successeur (entré dans sa famille par son mariage avec la filleule de M^{me} Laumonier) malmenèrent fortement le principe vital au cours d'entretiens nés d'une intimité que, seule, la mort devait briser. « Dédaigneux des croix, des titres et des académies, hospitalier, libéral, paternel avec les pauvres... (1). C'est là le D^r Flaubert, tel que nous le montrent les Goncourt ou Du Camp, courant la poste et dépensant plusieurs centaines de francs pour aller opérer au fond de la campagne une marchande de poisson qui le remercie en lui offrant une douzaine de harengs. Il n'est pas jusqu'aux habitudes familières qui ne complètent la ressemblance : la longue douillette de mérinos et le geste coutumier de se passer l'index sous les narines en répétant : « C'est bien, c'est bien ».



Notre évocation des figures médicales dans l'œuvre de Flaubert serait incomplète si nous ignorions le D^r Canivet qui apparaît deux fois à l'arrière plan de « Madame Bovary ».

Nous faisons connaissance avec lui lorsque Hippolyte, maladroitement ténotomisé, commence à prendre le chemin qui conduit « ad salices ». « Enfin Charles répondit par un signe de tête affirmatif quand la mère Lefrançois lui demanda si

(1) « Madame Bovary », P. 441.

elle ne pourrait point, en désespoir de cause, faire venir M. Canivet de Neufchâtel, qui était une célébrité ». (1)

Il vient, c'est un « Docteur en Médecine, âgé de cinquante ans, jouissant d'une bonne position et sûr de lui-même (2)... Il représente le type du médocastre auquel le savoir-faire, une certaine habileté manuelle et des triomphes journaliers dans des cas faciles tiennent lieu de science. La déontologie est pour lui lettre morte, aussi ne se gêne-t-il pas pour rire dédaigneusement de l'erreur d'un confrère. Plus tard en présence d'Emma agonisante nous le retrouvons, moins fier certes, mais n'ayant rien perdu de son aplomb :

« N'y allant pas comme il le disait lui-même par quatre chemins, il prescrivit de l'émétique afin de dégager complètement l'estomac ». (3)

Donner un vomitif à un malade qui vomit depuis des heures pourrait passer pour de l'homéopathie si ce n'était plus qu'une faute thérapeutique : une erreur de jugement. Son effet est imminent. « Elle ne tarda pas à vomir du sang » (4). Mais Canivet ne se tient pas pour battu, il va administrer de la thériaque (5) lorsque le D^r Larivière entre. Contraste frappant : on attend tout de lui — belle occasion pour un Canivet de se poser en sauveur, quitte à dire après : « Si vous m'aviez appelé plus tôt... » mais le D^r Larivière ne joue pas ce rôle de pitre, le pronostic est fatal, il le sait et le dit : « Allons mon pauvre garçon, du courage ! Il n'y a plus rien à faire ».

Ce n'est pas uniquement sur le terrain professionnel que se retrouve cette même opposition du caractère des deux personnages. Nous avons vu Canivet à qui il est « aussi parfaitement égal de découper un chrétien que la première volaille venue » (6) entamer avec Homais une conversation sans égard pour Hippolyte « qui suait d'angoisse entre ses draps » (7). Le D^r Larivière a une autre conception du respect que le médecin doit à son malade : devant la face déjà cadavérique d'Emma, « cet homme pourtant habitué à l'aspect des douleurs, ne put retenir une larme qui tomba sur son jabot » (8).

(1) P. 251.

(2) id.

(3) P. 440.

(4) id.

(5) P. 441.

(6) P. 251.

(7) id.

(8) P. 442.



Charles Bovary, Vaucorbeil, Larivière et Canivet sont les principaux portraits de médecins que Flaubert ait tracés. Avec eux, il a épuisé les différents types suggérés par notre profession : le manuel, l'intellectuel, le praticien philosophe et celui qui croit qu'il y a deux médecines ; celle que l'on apprend et celle que l'on exerce. Si dissemblables qu'ils puissent paraître, nous avons au cours de ce chapitre, relevé quelques-uns de leurs traits communs. C'est ainsi qu'ils sont « libéraux » au sens politique où on l'entendait au *xix^e* siècle, et que, Larivière mis à part, leurs caractères et leurs aspirations, s'identifient d'assez près à celles des paysans qu'ils soignent avec un égal dévouement. De même leurs clientèles ne s'étendent guère au-delà de quelques communes rurales et l'on n'imagine pas que leurs plaques puissent porter autre chose que la mention classique « De 1 heure à 3 heures - Mercredi excepté ». Dans Canivet il y a un Bovary plus intelligent, plus souple et qui aurait deviné la psychologie de ses clients, quant à Vaucorbeil et Larivière c'est la similitude des doctrines qui les réunit (1).

Il est dur pour notre amour-propre, de constater qu'un seul d'entre eux est digne d'admiration ; peut-être la faute en incombe-t-elle à la misanthropie de Flaubert qui n'a jamais péché par excès de louanges à l'égard des médecins. Ce sont « tous des ânes » (2), ils sont « généralement d'une ignorance crasse » (3) à peine existe-t-il parmi eux « quelques innéités spéciales » (4) auxquelles il croit ; quinze jours de lectures médicales suffisent à ce que « redouble son mépris pour les médecins » (5). Nous aurions mauvaise grâce à nous en fâcher, Flaubert est un homme comme les autres et c'est pourquoi il nous reproche de n'être pas des dieux. Cela ne l'empêchera pas de faire appel

(1) Le 14 Novembre 1871, en pleine préparation de « Bouvard et Pécuchet », Flaubert écrivait à George Sand : « Savez-vous ce que je lis pour me distraire, maintenant ? Bichat et Cabanis, qui m'amuse extrêmement. On savait faire des livres dans ce temps-là. Ah ! que nos docteurs d'aujourd'hui sont loin de ces hommes. » 307 VI.

(2) A Mme Roger des Genettes (5 - 12 Décembre 1871), 328, VI.

(3) A sa nièce Caroline (12 Janvier 1877), 6, VIII.

(4) A Louise Colet (9 Décembre 1853). 392, III.

(5) A sa nièce Caroline, 411, VI.

aux imbéciles en question, quand sa santé ira mal, comme ces prêtrophages qui au moment de vérifier leurs connaissances métaphysiques, trouvent qu'il n'y aura jamais assez de confesseurs pour les aider à franchir l'épreuve suprême.

IV

Mais Bouvard était las de la médecine.

Flaubert nous a suffisamment livré ses procédés de travail, pour que nous puissions les reconstituer chaque fois qu'il s'est trouvé devant un sujet ayant trait à la médecine. En premier lieu, il recourt à une documentation massive, annote le plus d'ouvrages qu'il peut rencontrer sur la question et interroge tous ceux qui sont susceptibles de lui fournir des détails (1). Ensuite, il tâche d'avoir un témoignage personnel et direct ; c'est ainsi que pour décrire avec précision la scène de « l'Education Sentimentale » où l'enfant de Madame Arnoux est atteint du croup, il s'impose plusieurs visites à l'Hôpital Sainte-Eugénie. « C'est abominable — écrit-il — et j'en sortais navré, mais l'Art avant tout ! » (2). Ce n'est qu'après avoir achevé cette préparation qu'il commence la partie littéraire de son œuvre.

L'Art avant tout ! Combien de fois ce cri de guerre n'a-t-il pas retenti dans les murs de Croisset. Il est pourtant une chose devant laquelle il doit s'effacer, Dumas lui a sacrifié la vérité historique, mais Flaubert essaiera de ne faire aucune entorse à la vérité scientifique, quelque peine dût-il lui en coûter : « Je

(1) « Je viens de me livrer à des lectures médicales sur la soif et la faim, et j'ai lu entre autres la thèse du Dr Savigny, le médecin du radcau de la Méduse. » 21 Octobre 1861. (A M^m J. Sandeau), 457, IV.

— « Je n'ai pas sous la main un recueil où il y a peut-être quelque chose ? Transition adroite pour vous prier... de voir à la Bibliothèque Médicale, T/L XVII. le « Journal d'un négociant qui s'est laissé mourir de faim ». Si vous trouvez des détails chics, envoyez-les moi. » (30 Novembre 1861) (A Edmond et Jules de Goncourt), 459., IV.

— « Tâche de m'envoyer... les renseignements médicaux suivants : on monte la côte, Homais contemple l'aveugle aux yeux sanglants (tu connais le masque), et il lui fait un discours ; il emploie des termes scientifiques, croit qu'il peut le guérir et lui donne son adresse. Il faut qu'Homais, bien entendu, se trompe, car le pauvre bougre est incurable. » 17-Septembre 1855 (A Louis Bouilhet), 88, IV.

(2) A sa nièce Caroline (Mars 1862), 359., V.

patauge en plein dans la chirurgie — écrit-il à Louise Colet — j'ai été aujourd'hui à Rouen, exprès chez mon frère, avec qui j'ai longuement causé anatomie du pied et pathologie des pieds-bots. Je me suis aperçu que je me foutais dans la blouse. Ma science acquise de fraîche date n'était pas solide de base. J'avais fait une chose très comique (le plus joli mouvement de style qu'il fût possible de voir et que j'ai pleuré pendant deux heures) mais c'était de la fantaisie pure et j'inventais des choses inouïes » (1). Nous savons d'autre part que la scène du croup dans « l'Education Sentimentale » devait se terminer par une trachéotomie ; si Flaubert ne l'a pas décrite c'est parce que, au cours de ses visites à l'Hôpital Sainte-Eugénie, dans le service de Marjolin, il ne put supporter la vue d'une de ces interventions. Une telle conscience professionnelle mérite au moins un hommage ; on a voulu y voir une sorte de paralysie de l'imagination dont l'œuvre flaubertienne porterait la marque. Quelqu'un nous a dit : « Cet homme qui « passe une journée à regarder la campagne à travers des carreaux de couleurs pour écrire une phrase de la Bovary (2) est un « visuel », ce n'est pas un écrivain mais un reporter. La lecture de « Salammbô » ou des « Trois Contes » suffirait à réfuter un tel jugement, s'il était besoin. Admettons plus simplement que Flaubert soit un imaginaire qui se défie de son imagination ; elle veut se déchaîner, il la maîtrise et au lieu de lui asservir son œuvre il ne lui emprunte que les éléments indispensables aux « mouvements de style » qu'il affectionne tant. Mais cela est affaire de littérature ; dans le cadre de ce qui nous occupe, nous préférons toujours ses descriptions *vraies* aux fantaisies de tel auteur moderne qui nous montre une Salle de Garde pleurant d'émotion parce qu'un interne a déclaré — : « Mes chers camarades, je viens de faire ma dixième transfusion ».

Bien souvent les descriptions médicales de Flaubert atteignent à une telle précision qu'on peut sans difficultés se livrer avec elles au petit jeu des diagnostics rétrospectifs. Il en est ainsi dans « Salammbô » de la lèpre dont souffre Hannon et ce mot n'a pas besoin d'être écrit pour être deviné : les macules, les papules, les ulcères de la peau, la laryngite et tant d'autres détails nous renseignent suffisamment. Quant au récit de la mort d'Emma Bovary, il est inutile de souligner la valeur

(1) A Louise Colet, 422, III.

(2) A Louise Colet, 412, II (15-16 Mai 1851).

clinique d'une « observation » qui — écrite il y a un siècle — prend place sans retouche ni addition dans le cours de médecine légale de la Faculté de Médecine de Paris ; nous connaissons bien peu de prosateurs qui puissent s'enorgueillir d'une telle consécration.

Aussi serions-nous prêts à souscrire sans réserve au jugement de René Dumesnil qui découvre chez Flaubert une aisance extrême à décrire les choses médicales si quelques doutes ne nous étaient pas venus en examinant ce passage de « l'Éducation Sentimentale » auquel nous venons de faire allusion : « Sa toux ressemblait au bruit de ces mécaniques barbares qui font japper les chiens de carton ». Il est évident qu'ici la satisfaction d'user d'une comparaison imagée l'a emporté sur le souci de se maintenir dans une réalité moins évocatrice de brillantes métaphores. Les fleurs de rhétorique poussent en général assez mal sur le terrain aride des Précis de Pathologie ; cela nous fait savourer davantage le parfum de celle-ci dont s'ornent la plupart d'entre eux : la toux d'un enfant atteint de croup fait songer à l'aboiement lointain d'un chien... ». Cette définition parée d'une belle teinte romantique a sur celle de Flaubert l'avantage de la précision ; digne revanche d'un de ceux dont il n'eût pu dire : « Quel style que celui des médecins ! et ils méprisent les avocats ! » La suite de ce même passage pose des problèmes plus troublants « il vomit quelque chose d'étrange qui ressemblait à un tube de parchemin. Qu'était-ce ? Elle s'imaginait qu'il avait rendu un bout de ses entrailles. Mais il respirait largement, régulièrement. Cette apparence de bien-être l'effraya plus que tout le reste ; elle se tenait pétrifiée, les bras pendants, les yeux fixes, quand M. Colot (le docteur) survint. L'enfant, selon lui, était sauvé ».

La sérénité dont fait preuve ici le médecin nous semblerait proche de l'inconscience si l'artifice littéraire ne perçait à travers ce coup de théâtre adroitement ménagé. M. Collot est en effet un praticien chevronné, trop au courant des surprises que réserve la diphtérie laryngée pour être si froidement affirmatif et il sait très bien que le rejet d'une fausse membrane n'a jamais été l'indice d'une guérison définitive. Autre chose n'est pas sans nous paraître curieux dans cette scène : c'est la rapidité incroyable avec laquelle la maladie évolue ; l'enfant de Madame Arnoux présente au cours d'une nuit les premières atteintes du croup ; dans la journée, son état empire au point de devenir désespéré, le soir il est guéri ! N'en déplaise aux règles d'Aris-

tote, s'il est une affection qui se rit de l'unité de temps, c'est bien celle-ci et nous serions en droit de nous étonner d'une telle précipitation dans les événements, si la raison n'en apparaissait assez simple. L'action du roman exigerait à cet endroit de son déroulement que le jeune Arnoux présentât une maladie dangereuse, à début brutal, à évolution rapide et susceptible de se terminer non moins vite par une amélioration définitive. La symptomatologie du croup répondait à toutes ces nécessités à condition qu'une trachéotomie fournisse un dénouement convenable. Nous savons que cette intervention entrerait dans le plan de Flaubert ; s'il la supprima ce fut par un scrupule qui est tout à son honneur. Malheureusement, il ne s'est pas aperçu que cette suppression faussait le développement « pathologique » de la scène ; il lui fallait une conclusion rapide, il en a fait une, « de chic ». Mais remplaçons le malencontreux rejet de la fausse membrane par un simple coup de bistouri, nous ne verrons pas une diphtérie guérir en vingt-quatre heures, et le Dr Collof pourra prononcer des paroles réconfortantes sans craindre le ridicule d'être rappelé quelques heures plus tard parce que son malade asphyxie.

Cette erreur de Flaubert est bien légère puisqu'elle suppose de la part du lecteur une certaine connaissance de la pathologie pour être perceptible ; cependant s'il faut en croire Pierre Louys le processus qui l'a amenée affecterait la composition tout entière de « Madame Bovary » : « On ne devrait jamais préparer le dénouement d'un livre — dit l'auteur des « Chansons de Bilitis » — Flaubert a décidé que Madame Bovary se tuerait avant même d'avoir écrit la première ligne de son premier chapitre. Résultat : une stupidité pure et simple. Madame Bovary ayant eu coup sur coup après son Charles de mari, son Rodolphe de grand amour, puis son Léon de petit amoureux, ne devait logiquement plus pouvoir se tuer. Et Flaubert a si bien senti la sottise d'un pareil suicide qu'il a pris l'arsenic par poignées pour en finir avec cette femme condamnée à mort d'avance, et que toute son histoire poussait au contraire vers la plus proche maison de tolérance. Moralité : ne faites jamais de plan ». Enfin ce jugement paraît être celui de René Dumesnil qui dans son étude sur Bouvard et Pécuchet écrit ces lignes : « Bouvard et Pécuchet donnent raison à Pierre Louys ; en dépit du plan tracé par Flaubert les deux bonshommes sortis de son écritoire possèdent une telle vitalité qu'ils ont obligé l'auteur à changer d'attitude vis-à-vis d'eux : conçus d'abord comme de

purs grotesques, ils deviennent bientôt plus sympathiques à l'écrivain » (1). Nous n'avons pas qualité pour trancher ce débat littéraire mais si nous avons à formuler une conclusion, nous nous appuyerions sur l'exemple de « l'Education Sentimentale » pour dire que lorsqu'on a fait un plan, il est parfois dangereux d'en modifier les détails sans retoucher l'ensemble.



Nous venons de voir Flaubert aux prises avec la médecine sur des points qu'il eut le loisir d'étudier à fond ; dépouillée de tout travail préparatoire d'érudition, sa correspondance va nous révéler jusqu'où vont ses connaissances réelles du sujet.

D'une façon générale, l'opinion qu'il professe à l'égard de la science de Gallien est assez voisine de celle qu'il a de ses adeptes et que nous avons citée plus haut. En 1854, une glossite aiguë lui a fait croire que sa langue « se transmuait en celle d'un bœuf » ; condamné à une aphonie transitoire, il n'en a cure et relit tout haut les quelques deux mille vers de « Mélaenis » (le conte romain de Louis Bouilhet). Contrairement à ce qu'on pourrait craindre, ce régime a fait le plus grand bien à sa langue. Et de triompher : « ... ceci achève de me donner pour la médecine une mince considération car je me suis « guarry » en dépit des règles et recommandations » (2).

« Je ne crois nullement à la médecine » (1) écrit-il à la même époque, « elle peut faire beaucoup de mal. On vous tue parfaitement si on ne vous guérit pas » (2). Convenons que c'est au moins lui reconnaître un pouvoir assez puissant à défaut de vertus plus reconfortante.

Mais il a bien vite oublié cet anathème. Au retour de son voyage en Orient, le voilà atteint d'une calvitie précoce sur l'étiologie de laquelle son ami Pradier fait des suppositions gaillardes. On a évidemment le droit de rapporter de la fréquentation des armées — fussent-elles d'anciennes pensionnai-

(1) Bouvard et Pécuchet sont-ils des imbéciles ? Dans « En marge de Flaubert », Librairie de France, 1923, par René Dumesnil.

(2) A Louis Bouilhet (18 Août 1854), 68, IV, 471.

(1) A Louise Colet (9 Décembre 1853), 392, III, 442.

(2) A Louise Colet (7 Avril 1854), 53, IV, 466.

res du sérail d'Abbas-Pacha — autre chose que des souvenirs romantiques et c'est ce qu'a fort bien compris Auriant (3) en des lignes évocatrices de spirochètes à coloration de Tribondeau positive. Flaubert a beau plaisanter sa disgrâce physique, il n'en est pas moins affligé ; heureusement Louise Colet qui lit les journaux de modes où elle collabore, a décelé les propriétés miraculeuses d'une certaine lotion capillaire dont elle s'empresse d'envoyer quelques bouteilles à son ami. Il eût mieux valu qu'elle choisisse autre chose pour le ramener à une compréhension plus juste de la thérapeutique, car Flaubert qui s'inonde journellement le crâne avec l'Eau Taburel n'en reste pas moins chauve. Ceci vaut à la Muse un conseil désabusé : « Envoie-moi si tu veux de l'Eau Taburel mais c'est de l'argent de perdu » suivi d'une méchanceté gratuite à l'égard de son inventeur, le D^r Valcrand « qui est chauve, est un homme d'une foi robuste et de plus, un fier âne » et enfin une condamnation sans appel : « Rien ne peut faire repousser les cheveux, pas plus qu'un bras amputé » (4). Nous aurions tort d'ironiser sur ces cheveux « qui tombent comme des convictions politiques » (1) ; avant d'en prendre son parti, Flaubert a eu recours à un traitement qu'il a suivi consciencieusement et c'est pourquoi nous sommes en droit de lui reprocher un blâme adressé à la médecine en général à propos d'un cas particulier.

Ce n'est pas la seule fois qu'il prononce de ces jugements intransigeants et pour le moins discutables : en 1868, Bouilhet est malade ; « il tousse fréquemment et souffle sans discontinuer comme un cachalot » (2), quelques mois après une albuminurie se déclare au sujet de laquelle Flaubert affirme péremptoirement : « C'est une maladie dont on ne guérit pas » (3). Le pronostic était sombre, il fut malheureusement confirmé par la réalité : Bouilhet mourut d'une néphrite albuminurique le 18 juillet 1869. Grâce à Dieu, il n'en fut pas de même toutes les fois que Flaubert se donna des airs de prophète et la nièce Caroline se chargea de démentir son oncle, tirant ainsi l'horoscope de sa santé : « Elle vomit, comme sa mère, comme son grand-père, cet enfant ne vivra pas vieux » (4). Elle

(3) Kutchouk-Hanem. « Mercure de France », Paris. 1941.

(4) A Louise Colet (8 Octobre 1852), 40, III, 346.

(1) A Louise Colet (24 Avril 1852), 401, II.

(2) A Jules Duplan (24 Janvier 1868), 353, V.

(3) A la Princesse Mathilde, 23, VI.

(4) A Louise Colet (24 Septembre 1846), 334, I.

mourut à près de quatre-vingts ans en dépit de sa constitution fragile qui faisait craindre qu'elle ne « crève comme un pétard » (5) avant d'avoir atteint sa première année. Et ne croyons pas que cette inquiétude du « vieux » fut motivée par des vomissements assez fréquents chez les nourrissons ; alors que la « petite Caro » approche de la trentaine, voici ce qu'il écrit à George Sand : « Cette jeune femme est anémique au dernier point. Elle dépérit. Elle a été obligée de quitter la peinture qui est sa seule distraction. Tous les fortifiants ordinaires n'y font rien » (1).

Au mois de janvier 1879, Flaubert se donne « une très forte entorse avec fêlure du péroné » (2). Cela sent sa fracture de Dupuytren — mais il ajoute pour rassurer sa correspondante « je n'ai pas la jambe cassée » (3). Et trois jours après, voulant caractériser le gonflement de sa cheville, il le compare à un éléphantiasis ! (4).

Nous sommes loin ici de la précision des images de « Sallambô » ou de « Madame Bovary » : l'éléphantiasis n'offrant qu'une très vague ressemblance avec l'œdème causé par une fracture.

*Dans ce sac ridicule où Scapin s'enveloppe
Je ne reconnais plus l'auteur du Misanthrope...*

Flaubert ne sera pas plus heureux dans ses suppositions étiologiques : ce gonflement traumatique disparaît-il, c'est « le sang qui se résorbe » (5) ; une élève de Caroline ayant eu une jaunisse, il souscrit à l'affirmation populaire : « Cela lui est venu par suite d'une contrariété » (6).

Enfin, il attribue un eczéma qu'il a sur le front au bromure de potassium qu'il a pris pour se calmer (7). Ailleurs, c'est George Sand qui confie à son « troubadour de pendule » que malgré son âge canonique (soixante-dix ans), elle s'est baignée dans une rivière glacée ; le troubadour exulte : « Quel tempérament d'Hercule vous avez !... c'est là une preuve de force qui

(5) A la même, 45, II.

(1) 6 Février 1876, 283, VII.

(2) A sa nièce Caroline (27 Janvier 1879), 192, VIII.

(3) id.

(4) A sa nièce Caroline (30 Janvier 1879), 195, VIII.

(5) id.

(6) A sa nièce Caroline (9 Décembre 1876), 336, VII.

(7) A George Sand (27 Mars 1875), 234, VII.

m'épate et la marque d'un fond de santé rassurant pour vos amis » . Faut-il dire que les exploits aquatiques de celle que Nietzsche appelait irrévérencieusement « la terrible vache à écrire » n'ont rien qui nous épatent et que loin d'être la marque d'un fond de santé rassurant pour les amis, ils nous semblent mériter une place de choix dans la rubrique des paris stupides. Déplorable hygiène ! dirait M. Prudhomme et Flaubert de peur de lui ressembler, approuve toutes les outrances. Ce n'est point par athéisme en cette matière, au contraire : « Je suis très sceptique en médecine, mais très croyant en hygiène », (1) écrit-il à Louise Colet. Examinons donc quelques-unes de ses croyances.

Tout d'abord il rend hommage en passant au livre du Dr Bertherand sur l'Hygiène des Arabes qui « contient de beaux détails » et « est des plus réjouissants ». En effet : « Cataplasmes de sauterelles, fiel de corbeau, etc... pour faire accoucher les femmes, des matrones leur montent sur le ventre et le piétinent ; pour les rendre fécondes, on leur brûle sous le nez des poils de lion, et elles avalent la crasse qui est dans les oreilles des ânes » (2). Nous ne pousserons pas le paradoxe au point d'accuser Flaubert d'avoir souscrit à de telles « hénaurmités » (réserve faite du mode d'expression utérine que nous pratiquons avec évidemment plus de précautions). Nous ne ferons que relever le ton de bienveillance des commentaires dépouillés de ces apostrophes sarcastiques qu'il n'avait pas coutume d'épargner à tout ce qui lui déplaisait : beaux détails, livre réjouissant — on pourrait bientôt croire qu'il les admet au même titre que les prescriptions de « ces ânes de médecins ».

La diététique de cet homme si croyant en hygiène, a de quoi effrayer les gastropathes : « Quand j'ai mal à l'estomac, les pommes crues et le lard sont ce qui me réussit le mieux. » Evidemment, il ne va pas jusqu'à prescrire ce régime culinaire pour le moins original à Louise Colet qui a des ennuis digestifs ; ses conseils, pour impératifs qu'ils soient, sont teintés d'un épicurisme que la Muse eut tort de ne pas goûter. « Parlons de choses plus graves, à savoir ton régime. Les viandes substantielles ne remplacent pas le vin. Bois de la bière plutôt, mais l'eau continuellement est une mauvaise chose. Les maux d'esto-

(1) A Louise Colet (7 Septembre 1853), 334, III.

(2) A Louis Bouilhet (2 Septembre 1860), 392, IV.

mac que tu as viennent de là. Or ceci est une vérité, dans les climats où l'eau est bonne, il n'y a que cela. Partout où pousse la vigne, le houblon ou la pomme, il faut s'en alimenter » (1). Louise Colet en tant que Parisienne dut être fort perplexe au moment de préciser la boisson qui lui convenait : la vigne, le houblon et les pommiers n'étant en 1853 pas plus abondants que de nos jours dans la capitale. Aussi Flaubert est-il obligé de revenir sur la question : « Tes vomissements t'ont-ils repris ? Permets-moi à ce propos un petit conseil que je te supplie de suivre. Je crois ton habitude de ne boire que de l'eau détestable... Sois sûre que dans un climat où l'on absorbe tant d'humidité, s'en fourrer toujours dans l'estomac, sans rien qui la corrige, est une mauvaise chose. Essaie, pendant un mois, de boire de l'eau rougie, ou si tu trouves ce mélange trop mauvais, bois à la fin de tes repas un verre de vin pur. » (2). Il y a, dans cette hydrophobie, quelque chose de spécifiquement normand qui n'implique pas forcément une vertu thérapeutique à l'égard des maux d'estomac, mais si Flaubert relègue l'*aqua simplex* parmi les médicaments externes, ce sera pour en faire un large usage. C'est ainsi que nous le trouvons parmi les adeptes les plus convaincus de l'hydrothérapie : « Je me suis remis à l'eau froide (une hydrothérapie féroce) et je travaille comme un furieux » (1) écrit-il à Tourgueneff ; et à M^{lle} Leroyer de Chantepie : « Vous a-t-on conseillé l'hydrothérapie ? L'eau froide réussit parfois très bien dans les névroses, cela ôte les langueurs. Essayez, » (2) ; à Louise Colet : « Ecoute, ici, un conseil médical : prends beaucoup de bains » (3). En effet toute sa vie Flaubert fut passionné pour la natation et le canotage, et ce n'était pas une des moindres commodités qu'il trouvait à sa maison de Croisset que d'être tout au bord de la Seine. Dans sa jeunesse, c'était déjà un assidu des bains du « père Fessard » (4) et, quelques années avant sa mort, une lettre à sa nièce nous révèle qu'il était encore capable de prouesses

(1) A Louise Colet (7 Septembre 1853). 324, III.

(2) A Louise Colet, 329, III.

(1) A Tourgueneff (25 Janvier 1876), 312, VII.

(2) A M^{lle} Leroyer de Chantepie (13 Décembre 1866), 255, V.

(3) A Louise Colet, 70, II.

(4) L'Etablissement de bains de Fessard, dont Flaubert parle si souvent dans ses lettres de jeunesse, était situé à Rouen, dans l'île du Petit-Guay, maintenant disparue. Placée au bout de la rue de Lecat, quelques centaines de mètres la séparaient de l'Hôtel-Dieu, où il habitait à cette époque.

enviables : « en voulant remonter la marée il y a huit jours (et elle était violente), M. Vieux s'est donné un effort dans la hanche gauche. Pendant plusieurs jours j'en ai boité. Maintenant il n'y paraît plus, et hier j'ai recommencé mes exercices natatoires... mais avec plus de modération. »

Il est tout naturel que Flaubert étende au thermalisme les bienfaits qu'il reconnaît à l'hydrothérapie — la seule thérapeutique en laquelle il croit. Fréquemment, nous le trouvons en train de conseiller à ses correspondants quelque séjour dans les stations thermales en vogue, par exemple à George Sand : « Comment ? Malade ? Pauvre cher maître ! Si ce sont des rhumatismes, faites comme mon frère... Il a été, l'année dernière, aux eaux d'Aix-en-Savoie, et, en quinze jours, il s'est guéri de douleurs qui le tourmentaient depuis six ans » (1). Ailleurs, c'est le neveu Commanville à qui un médecin réputé (Guéneau de Mussy) a prescrit une cure aux Eaux-Bonnes. Le neveu objecte ses affaires qui le retiennent et Flaubert déploie, pour le convaincre de la nécessité de se soigner, une insistance qui contraste vivement avec son mépris habituel de la médecine. « Il faut se soigner et aller aux Eaux-Bonnes malgré les affaires. Ah ! Il n'y a pas à barguigner. Vous pouvez très bien rester à Dieppe encore tout le mois d'Août, car les Eaux-Bonnes peuvent se prendre dans n'importe quelle saison. Note que voilà longtemps que l'on recommande les Eaux-Bonnes à ton mari, il ferait mieux de se soigner une bonne fois, plutôt que de traîner toujours, de se préparer un mauvais hiver et de finir par se flanquer quelque maladie sérieuse. Les affaires ? Eh bien tant pis ! Il me semble que la santé doit passer avant elles. La nature est plus forte que nous et n'attend pas nos convenances. Je conviens que la perspective d'un voyage doit vous embêter, cependant c'est à toi d'être raisonnable, mon Caro, de forcer ton époux à ce déplacement. J'ai la plus grande confiance dans les Eaux-Bonnes pour toutes ces affections-là, en ayant vu les résultats prompts et incroyables » (2).

Mais le neveu ne paraît pas se laisser convaincre par ces arguments, pourtant pleins de bon sens, et l'oncle se croit obligé

(1) A George Sand (14 Juillet 1874), 172, VII.

(2) Nous conservons l'appellation courante de « Commanville » au lieu de Philippe dit Commanville, qui correspondrait plus exactement à l'état civil du mari de Caroline Hemard.

(3) A sa nièce Caroline (15 Juillet 1874), 174, VII.

de revenir à la charge. « Quand il sera très malade, il faudra bien qu'il s'y résigne, et alors que deviendront ses affaires ?... Je ne peux pas le forcer à s'en aller aux Eaux-Bonnes et je regrette de n'avoir pas ce pouvoir » (1). Evidemment, Flaubert ignore la raison pour laquelle M. Commanville ne peut quitter ses affaires ; c'est qu'elles tournent très mal, il ne le saura que trop quelques mois plus tard. En attendant, et pour faire plaisir à « la vieille bedolle d'oncle », on achète un pulvérisateur : le voilà satisfait : « La question des Eaux-Bonnes est donc « vidée », et à la satisfaction d'Ernest puisqu'il s'épargne le voyage. A-t-il le pulvérisateur ? Il doit être drôle le bec ouvert devant l'appareil » (2). La question ne fut « vidée » que provisoirement, car, deux ans après, Flaubert insistera à nouveau pour une cure sur place et non à domicile : « quoiqu'il advienne, il faut qu'il aille tout de suite aux Eaux-Bonnes. Il me semble qu'il en a besoin plus que jamais. » (3).

Mais la plupart du temps ses conseils sont négatifs : « on vous tue très bien si l'on ne vous guérit pas », alors « attendez, ne faites rien », et c'est justement ce qu'il dit à Louise Colet qui a des « clous » : « Ma belle-sœur en est capitonnée et elle ne fait rien pour se les faire passer, exemple que je t'engage à suivre au lieu de dépenser ton argent en pure perte au pharmacien et au médecin. Si tu avais été élevée comme moi, dans les coulisses d'Esculape, tu serais convaincue de l'inutilité des remèdes dans les trois-quarts et demi des maladies. « Notons qu'il n'a pas été toujours aussi désabusé en matière de dermatologie, lui qui prescrivait à la Muse : « Si c'est bien un clou que tu as, mets-y de la bouillie ou baigne-toi à l'eau chaude, mais tu ferais mieux de consulter ton médecin » (4). Cela entrerait peut-être dans le demi-quart restant : celui où les médicaments sont encore utiles.

Le climatérisme jouit aussi des faveurs de Flaubert, et en 1874 nous le trouvons à Kaltbad sur le Rigi. Il en revient « calmé et plus brave homme » (1), suivant les appréciations du Dr Fortin, se plaignant toutefois que « la Suisse l'ait un peu abruti » (2) et « pas fait de bien moralement parlant » (3). Il

(1) A sa nièce Caroline (9 Juillet 1874), 175, VII.

(2) A sa nièce Caroline (6 Août 1874), 184, VII.

(3) A sa nièce Caroline (14 Juillet 1876), 320, VII.

(4) A Louise Colet (15 Novembre 1846), 398, I.

(1) A sa nièce Caroline (6 Août 1874), 184, VII.

(2) id. id.

(3) A sa nièce Caroline (28 Août 1874), 189, VII.

corrige aussitôt ce jugement un peu sévère en constatant : « Décidément, le Rigi m'a fait du bien, je monte les escaliers sans essoufflement et je suis beaucoup moins rouge et moins nerveux (4). Il se sent rajeuni et une lettre à Edmond de Goncourt nous apprend qu'il en profite pour commencer son roman « Bouvard et Pécuchet ». — « Cela me prendra trois ou quatre ans », ajoute-t-il (5). Cela lui prit six années au terme desquelles, dans ce duel inégal entre l'Homme et la Bêtise, Flaubert, terrassé par une apoplexie, s'effondrait sur les feuillets de son livre inachevé.



La psychiatrie s'est très occupée de Flaubert ces temps derniers : juste retour des choses, lui-même ayant toujours accordé beaucoup d'intérêt à cette branche un peu particulière de la médecine : « Il y a à Rouen un homme très fort, le médecin d'un hôpital de fous (probablement Morel, ainsi que le croit René Dumesnil), qui fait pour des intimes un petit cours très curieux sur l'hystérie, la nymphomanie. Je n'ai pas le temps d'y aller et voilà longtemps que je médite un roman sur la folie, ou plutôt sur la manière dont on devient fou (6). Ce roman, « La Spirale », n'a jamais cessé de hanter son esprit et le livre de Balzac (Louis Lambert), lui en a paru comme une préface : « Te rappelles-tu que je t'ai parlé d'un roman métaphysique (en plan) où un homme, à force de penser, arrive à avoir des hallucinations au bout desquelles le fantôme de son ami lui apparaît pour tirer la conclusion (idéale, absolue) des prémisses (mondaines, tangibles) » (1). Car il pense que la folie est un état auquel on finit par accéder en concentrant son esprit autour des connaissances supra-normales (2), voire une maladie

(4) A sa nièce Caroline (7 Septembre 1874), 195, VII.

(5) A Edmond de Goncourt (22 Septembre 1874), 243, VII.

(6) A Ernest Feydeau (20-30 Novembre 1859), 349, IV.

(1) A Louise Colet (27 Décembre 1852), 76, III.

(2) Quand on s'inquiète du bonheur pur, de son âme, de son corps, de sa vie ou de son salut comme l'infini est au bout de cela, on devient fou. J'y ai passé et j'en puis dire quelque chose.

A Mlle Leroyer de Chantepie (15 Juin 1859), 320, IV.

contagieuse : « Mon père répétait toujours qu'il n'aurait jamais voulu être médecin d'un hôpital de fous, parce que si l'on travaille sérieusement la folie, on finit parfaitement bien par la gagner » (2). Les affections nerveuses, d'ailleurs, sont contagieuses (3).

Et cela pose à l'esprit des problèmes inquiétants pour un écrivain : « Où est la limite de l'inspiration à la folie ? de la stupidité à l'extase ? Mais qui dit qu'à force de descendre toujours plus avant dans les gouffres pour respirer un air plus chaud, on ne finit pas par rencontrer des miasmes funèbres ? Ce serait un joli livre à faire que celui qui raconterait l'histoire d'un homme sain, enfermé comme fou et traité par des médecins imbéciles » (4).

C'est toute l'inquiétude flaubertienne qui transparait entre ces lignes. Atteint d'une névrose, sur la nature de laquelle le doute plane encore, que de fois n'a-t-il pas senti sa raison vaciller sous les coups « des charges que ses nerfs battaient sur la peau d'âne de son entendement » (5). Et comment s'empêcher de participer à son angoisse lorsqu'il nous parle de ces « portes séminales de la faculté pittoresque du cerveau », de cette « sorte d'hémorragie de l'innervation » (1) ou qu'il nous dit : « J'ai souvent senti mon âme qui m'échappait comme on sent le sang qui coule par l'ouverture d'une saignée » (2). ... Confidences qui nous font mieux pénétrer le sens de ces lettres à M^{lle} Leroyer de Chantepie, où Flaubert a fait preuve d'une sensibilité si délicate.

Cette demoiselle de Chantepie, qu'il ne connut jamais autrement que par un long échange épistolaire, était une véritable psychopathe. Très cultivée, elle sut s'analyser avec clarté : « J'ai été élevée — dit-elle — dans le catholicisme que j'ai continué à suivre ; la confession est obligatoire dans cette religion. Eh bien ! il m'est devenu impossible d'accomplir ce devoir. Il me semble que non seulement je ressens toutes les douleurs de l'humanité, mais encore je crois être chargée de toutes ses fautes. Lorsque je me confesse, il me vient à la pensée des fautes les plus impossibles, les plus étranges, les plus ridicules.

(3) A Louise Colet (28-29 Juin 1853), 256, III.

(4) A Louise Colet (9 Juin 1853), 217, III.

(5) A Louise Colet (1-2 Octobre 1852), 33, III.

(6) A Louise Colet (1^{er} Juin 1853), 217, III.

(1) A Louise Colet (7-8 Juillet 1853), 269, III.

(2) A Louise Colet (27 Décembre 1852), 76, III.

Je n'y crois pas d'abord, je doute ensuite, et puis je me persuade que j'en suis coupable. Ce que je souffre est atroce alors. Je me dis que ne pouvant remplir un devoir imposé, celui de la confession, qui me devient impossible, je suis un être perdu, sans Dieu, sans espoir, que personne ne doit aimer, que je ne dois aimer personne, puisque même le souvenir que je laisserai après ma mort ne s'adressera qu'à un être perdu. »

Que faut-il penser de ce cas : obsession, délire mystique ou délire d'auto-accusation ? Ne faut-il pas plutôt y voir une manifestation psychasténique ? De ces malades tels que Pierre Janet les définit, M^{lle} Leroyer de Chantepie présente tous les éléments : le doute éthique, les scrupules, l'intelligence intacte qui fait que sa raison l'absout dans le procès qu'elle intente à sa conscience, mais que son affectif l'accuse, et il s'ensuit que rien, pas même la confession, ne peut la tirer de cette impasse. Il n'est pas jusqu'à la perte de l'auto-critique que l'on retrouve ainsi que Pierre Janet l'a remarqué chez beaucoup de ses malades, il provoque ce besoin incessant d'être conseillé et sera le mobile des échanges épistolaires. Prétendre établir un diagnostic sur les quelques lignes de cette « observation » serait trop vain ; retenons seulement qu'il s'agit d'une malade, et que Flaubert, psychiatre improvisé, va essayer de la guérir : « J'en arrive à l'étrange obsession sur laquelle vous me consultez. Voilà ce que j'ai pensé : il faut tâcher d'être plus catholique ou plus philosophe » (1). Suivent quelques considérations sur l'ineptie des prêtres et leur façon de cuisiner les nourritures célestes qui empêche les âmes de cette essence de pouvoir s'en rassasier. D'ailleurs, le mysticisme finit toujours par tourner la tête aux dévots : « C'est une triste histoire que celle de cette jeune fille, votre parente, devenue folle par suite d'idées religieuses, mais c'est une histoire commune » (2). Aussi faut-il « jeter tout cela par dessus bord, puisque le navire sombre. » Il est probable que si cette résolution énergique fut prise, elle resta sans effet, car Flaubert, quelques mois après, émet une hypothèse touchant la cause du délire de M^{lle} Leroyer de Chantepie : « Il y a dans tout cela (chez les femmes surtout), des questions de tempérament qui compliquent la douleur. Ne voyez-vous pas qu'elles sont toutes amoureuses d'Adonis ? C'est l'éternel époux qu'elles demandent. Ascétiques ou libidineuses,

(1) A M^{lle} Leroyer de Chantepie (30 Mars 1857), 171, IV.

(2) A M^{lle} Leroyer de Chantepie (18 Février 1859), 318, IV.

elles rêvent l'amour, le grand amour et, pour les guérir (momentanément du moins) ce n'est pas une idée qu'il leur faut, mais un fait, un homme, un amant » (3). On ne saurait plus gaillardement traiter sa correspondante d'hystérique au sens vulgaire du terme ; quant au conseil qui suit, il implique un tel mépris du « qu'en dira-t-on » qu'il confine à l'héroïsme pour cette demoiselle déjà sexagénaire. Peut-être est-ce pour cela qu'une autre lettre revient à des prescriptions plus sages : « Il faut voyager, voir beaucoup de ciel et beaucoup de mer. La musique est une excellente chose, elle vous apaisera » (1). Il faut aussi « s'étourdir sur sa souffrance », se donner des occupations intellectuelles, accomplir une grande tâche ou entreprendre de longues lectures en se divisant la besogne heure par heure, d'une façon monacale. » Enfin il reste à sortir de son milieu et à essayer cette fameuse hydrothérapie qui fait merveille dans les névroses (2). Tout cela, Flaubert l'a fait et s'en est bien trouvé, aussi s'étonne-t-il que ce qui puisse réussir dans son cas ne convienne pas à celui des autres : « Qu'avez-vous donc ? Et que vous faut-il ? Hélas ! je le sais bien ce que vous avez et ce qu'il vous faut, je vous l'ai dit. Mais vous n'avez, je crois, jamais suivi un conseil donné contre vous, j'entends contre votre douleur, parce que vous la chérissez. Vous ne voulez pas guérir » (3).

Malgré tant de bonne volonté mise au service d'un si bon cœur, M^{lle} Leroyer de Chantepie ne guérit pas, car le propre des délires est d'être imperméable à tout raisonnement, si limpide soit-il, et Flaubert ne faisait que raisonner sa correspondante. Nous aurions mauvaise grâce à le lui reprocher ; avant l'époque moderne, les psychiatres ne faisaient guère autre chose et les remèdes proposés par l'écrivain ne s'écartent pas de la plus pure orthodoxie médicale. Il les précède même pour l'époque, puisqu'il semble avoir pressenti quelques-unes des idées chères aux psychanalystes : « Je suis convaincu que les appétits charnels les plus furieux se formulent « inconsciemment » par des élans d'idéalisme de même que les extravagances char-

(3) A M^{lle} Leroyer de Chantepie (18 Février 1857).

(1) A M^{lle} Leroyer de Chantepie (30 Mars 1859).

(2) A M^{lle} Leroyer de Chantepie (13 Décembre 1866), 255, V.

(3) A M^{lle} Leroyer de Chantepie (15 Janvier 1861), 412, IV.

nelles les plus immondes sont engendrées par le désir pur de l'impossible, l'aspiration éthérée de la souveraine joie » (1).

Flaubert précurseur de Freud ? Cela ne suffit-il pas à nous faire regretter l'absence de ce roman métaphysique qu'il eût tant souhaité d'écrire et dont certains passages de la « Correspondance » contiennent la brillante préfiguration ?

Sans aller aussi loin dans les profondeurs de la psychologie, on peut reconnaître à certains de ses héros, les caractères qui en font des êtres anormaux doués d'assez d'unité pour être catalogués parmi les malades mentaux. Il en est ainsi de Julien (2), qui est un obsédé impulsif typique. Chez ces psychopathes, l'apparition d'une idée finit par s'imposer tellement à la conscience lucide qu'elle évince toutes les autres idées malgré les efforts de la volonté. Le conflit qui résulte de l'impuissance de cette dernière à éliminer l'obsession finit par causer chez le sujet une souffrance morale intense. Pour preuve de l'implantation progressive d'une idée, voici l'épisode que Flaubert décrit : « Un jour, pendant la messe, il (Julien) aperçut une petite souris blanche qui sortait d'un trou... Le dimanche suivant, l'idée qu'il pourrait la revoir le troubla. Elle revint, et chaque dimanche il l'attendait, en était importuné, fut pris de haine contre elle et résolut de s'en débarrasser. « Voici un autre passage où l'angoisse morale apparaît à la suite de la faillite de la volonté. (Une prédiction a révélé à Julien qu'il tuerait son père et sa mère). « Sa prédiction l'obsédait, il se débattait contre elle : « Non ! Non ! Non ! Je ne peux pas les tuer ! » Puis, il songeait : « Si je le voulais, pourtant ?... » et il avait peur que le Diable ne lui en inspirât l'envie. Durant trois mois, sa mère en angoisse pria au chevet de son lit, et son père, en gémissant, marchait continuellement dans les couloirs. Il manda les maîtres mires les plus fameux, lesquels ordonnèrent quantités de drogues. Le mal de Julien, disaient-ils, avait pour cause un vent funeste ou un désir d'amour. Mais le jeune homme, à toutes les questions, secouait la tête. » Rien ne manque à la description de cette psychose, même pas la crise qui amènera le drame et dont les prodromes se manifestent par un état mélancolique : « (Sa femme) lui disait d'une voix timide : « Qu'avez-vous donc, cher seigneur ? ». Il ne répondait pas ou éclatait en sanglots. »

Un autre type de psychopathe nous est présenté par Flau-

(1) A M^{lle} Leroyer de Chantepie (18 Février 1859). 313, IV.

(2) La Légende de Saint Julien l'Hospitalier.

bert : c'est la servante Félicité dans « Un cœur simple ». Ici nous avons affaire à une débile avec tous ses caractères : le sentiment d'infériorité vis-à-vis d'autrui : « D'abord elle vécut dans un espèce de tremblement que lui causaient « le genre de la maison » et le souvenir de « Monsieur » planant sur tout » ; la faiblesse de l'affectivité : on vient de lui apprendre la mort de son neveu, mais « elle se rappela sa lessive ; l'ayant coulée la veille, il fallait aujourd'hui la rincer » ; le manque d'imagination : son neveu étant à la Havane, elle interroge M. Bourais pour savoir « à quelle distance était-ce de Pont-l'Évêque » ; il lui montre une carte : « ce réseau de lignes colorées fatiguait sa vue sans rien lui apprendre, et Bourais l'invitant à dire ce qui l'embarrassait, elle le pria de lui montrer la maison où demeurait Victor ». Un trait caractéristique des débilés est aussi l'impuissance à généraliser qui les fait s'attacher aux détails, et c'est ce que Flaubert a bien compris lorsqu'il nous traduit les réflexions de Félicité assistant au catéchisme : « Le prêtre fit d'abord un abrégé de l'Histoire Sainte. Elle croyait voir le paradis, le déluge, la tour de Babel, des villes tout en flammes, des peuples qui mouraient, des idoles renversées ; et elle garda, de cet éblouissement, le respect du Très-Haut et la crainte de sa colère. Puis elle pleura en écoutant la Passion. Pourquoi l'avaient-ils crucifié, lui qui chérissait les enfants, nourrissait les foules, guérissait les aveugles, et avait voulu, par douceur, naître au milieu d'une étable ?... Quant aux dogmes, elle n'y comprenait rien, ne tâcha même pas de comprendre... »

Il ne serait pas difficile de multiplier les exemples, tant le champ est vaste qui va de l'hystérie de M^{me} Bovary aux hallucinations de Saint Antoine, mais notre but n'est pas de dresser la liste des héros de Flaubert, plus ou moins justiciables d'un certificat d'internement. Ceux que nous avons choisis ne sont destinés qu'à mettre en évidence les profondes connaissances psychiatriques du romancier : en effet, Félicité et Julien ne sont pas, par certains côtés, l'un un obsédé impulsif, l'autre un débile, ils le sont pleinement et sans qu'aucun détail superflu puisse nous faire dire : « Cela n'est pas ainsi en réalité ». La légende de Saint Julien l'Hospitalier est peut-être, à ce titre, unique dans la littérature, comme le fait remarquer J. Grasset (1). Certes, Flaubert qui connaissait Morel, alors médecin-

(1) Demi-fous et irresponsables, Paris Alcan, 1914.

chef de l'Asile de Saint-Yon, à Rouen, put bénéficier des indications de ce célèbre psychiatre, mais dans l'« Education Sentimentale », il en va autrement, car c'est en lui seul qu'il dut puiser les éléments de ce qui n'est, somme toute, qu'une autobiographie. Il y a fait défiler tous les types de dégénérés abouliques, de paranoïaques et de mégalomanes que furent les gens atteints de cette maladie de l'adaptation : le mal du siècle. Régis les définit ainsi : leur existence sans cesse recommencée n'est qu'une longue contradiction entre l'apparente richesse des moyens et la pauvreté des résultats ; « jeunesse assez forte pour concevoir un idéal, mais pas assez pour le réaliser », dit Flaubert.

Saluons au passage cette jeunesse qui avait au moins un idéal.

V

La bêtise consiste à vouloir conclure.

Que faut-il penser de ce que nous venons d'exposer ?

Devons-nous dire, avec René Dumesnil, que « si Flaubert ne fit pas d'études régulières de médecine, s'il ne prit pas d'inscriptions à la Faculté, il ne fut pas moins un médecin — dans le sens le plus large et le plus élevé du mot » ? Nous n'avons aucune hésitation à répondre par l'affirmative en nous basant uniquement sur ses œuvres achevées — bien qu'elles ne soient pas exemptes de quelques fautes techniques. Mais nous ne saurions trop insister sur ce fait : tout ce qu'il a écrit dans ce domaine est le fruit de recherches excessivement documentées qui ne laissent place à aucune erreur notable. N'importe qui, en suivant cette méthode, atteindrait au même résultat, abstraction faite des qualités, proprement littéraires, qui ne sont pas dévolues au premier compilateur venu.

Quant à posséder le sujet à fond, Flaubert nous avoue lui-même qu'il en était loin : « J'ai des idées vagues sur la médecine », écrit-il à la princesse Mathilde. Le reste de la « Corres-

(1) René Dumesnil : Flaubert, son hérédité, son milieu, sa méthode. P. 125.

pondance » nous montre que ces idées vagues étaient celles de tout le monde. Le crédit qu'il accorde à l'hydrothérapie ne fait en cette matière que refléter l'esprit d'une époque où apparurent la vogue des bains de mer, la renaissance des stations thermales et les premiers pas de la thérapeutique climatérique. Il entre donc dans ses idées médicales une bonne part de snobisme sans attacher à ce mot la moindre intention péjorative. Un travers populaire auquel il n'échappe pas est de tourner en dérision les problèmes médicaux dont il ne possède qu'une connaissance superficielle et de résoudre définitivement ceux qu'il a très peu examinés : les cheveux ne repoussent pas plus que les bras amputés, l'albuminurie ne guérit pas, sont autant d'affirmations que nous voudrions voir étayer d'un essai de démonstration.

Nous le voyons aussi séparer l'hygiène de la médecine, ce qui est nier l'existence d'un ensemble tout en croyant à la réalité d'une de ses parties — concept étonnant chez celui qui affirmait l'indissolubilité de la forme et du fond. Ailleurs, il confond la cause avec l'effet, par exemple dans cette lettre du 18 Février 1859 à M^{lle} Leroyer de Chantepie où il fait allusion au cas d'une jeune fille devenue folle par suite d'idées religieuses. Un délire systématisé affecte une forme tout à fait indépendante de l'état d'esprit du malade, lorsqu'il était sain, et cela est une vérité élémentaire depuis longtemps acquise en psychiatrie. Il est probable que le mysticisme exagéré de la jeune fille constituait les prodromes de sa psychopathie déjà existante à l'état fruste, ou latent.

Flaubert n'aimait pas les médecins en général ; il eut peu d'amis parmi eux, et encore était-ce sur le même plan qu'avec le R. P. Didon, « un homme aimable, et même très aimable, mais un prêtre... » (1).

C'est à l'homme qu'il s'attachait, une fois vaincue la prévention causée par la discipline que supposait sa condition sociale. Il aima davantage la médecine, pour elle-même, tout en ne lui accordant qu'une valeur abstraite. S'il faut en croire le D^r Védie, il aurait assisté aux leçons d'anatomie que son père donnait, sur le cadavre, à son frère et à Bouilhet ; cette assertion a été mise en doute par le D^r Brunon, ancien interne d'Achille Flaubert qui prétend qu'elle cadre mal avec le caractère exclusif apporté par le Chirurgien de l'Hôtel-Dieu à tout

(1) A M^{me} Roger des Genettes (Janvier 1878). 107, VIII.

ce qui touchait à son art. Nous sommes un peu de l'avis du D^r Brunon et nous irons même jusqu'à dire que nous voyons mal le futur étudiant en droit à qui Du Camp avait toutes les peines du monde à faire abandonner les manchettes blanches pour aller au cours, plonger ses mains dans des viscères. Malgré cela, il est probable que Flaubert fit plus tard connaissance avec l'amphithéâtre; ne prétend-il pas en effet que l'amour de la littérature l'aurait mené jusqu'à aller ouvrir des cadavres ? « J'ai envie de disséquer » lisons-nous dans une lettre de la même période — « le vent est à cela dans les esprits » ajoute-t-il comme pour s'excuser de ce désir assez rarement témoigné par un homme de lettres.

S'ensuit-il pour cela qu'il eut des connaissances « quantitatives » suffisantes pour rivaliser avec le plus modeste praticien ? Assurément non et René Dumesnil lui-même, laisse entendre que c'est par le côté « qualitatif » qu'il se rapproche de nous : « ... un médecin, dans le sens le plus large et le plus élevé du mot ».

Parmi ses innombrables lectures, celles ayant trait aux ouvrages médicaux ne paraissent pas revenir plus souvent qu'aucune autre. Dans le même ordre d'idées, et pour étancher sa soif de tout connaître à fond, c'est l'assimilation d'ouvrages encyclopédiques traitant d'archéologie, d'histoire ou de théologie qu'il s'impose. Une lettre écrite à dix-huit ans à Ernest Chevalier nous apprend qu'il perfectionne déjà son étude de l'anglais au point de pouvoir lire Shakespeare dans le texte, ce qui suppose l'acquisition d'autre chose que les rudiments de cette langue. Nous savons par M^{me} Commanville qu'il en était de même du latin et du grec où il était passé maître. Il fut d'ailleurs auprès de sa nièce un précepteur assez savant pour qu'elle n'eût besoin en dehors de lui que d'un maître de musique et de peinture, afin de parfaire son éducation. Pour preuve de l'étendue du savoir de Flaubert, il nous suffirait de transcrire ce passage d'une lettre à sa mère, où il raconte son entrevue au Caire avec l'évêque des Coptes (1) : « Il m'a reçu avec moult politesses ; on a apporté le café et bientôt je me suis mis à lui pousser des questions touchant la Trinité, la Vierge, les Evangiles, l'Eucharistie ; toute ma vieille érudition de Saint Antoine est remontée à flot... Quand l'évêque a été échigné,

(1) A sa nièce (5 Janvier 1850), II, 145.

un des docteurs l'a remplacé et lorsqu'à la fin j'ai vu qu'ils avaient tous les pommettes rouges, je suis sorti ».

On pourrait donc placer à côté du Flaubert médecin, un Flaubert théologien, historien, archéologue ou linguiste, sans parler du docteur es lettres qui prime tous les autres... René Dumesnil, après avoir analysé le passage de « *Madame Bovary* », où Charles s'en va remettre la jambe cassée du père Rouault, fait remarquer avec quelle justesse l'écrivain a su rendre l'état d'âme angoissé de l'officier de santé, appelé au début de son installation auprès d'un « gros bonnet » du pays (2). Il en conclut qu'il fallait pour atteindre à une telle perfection, et pénétrer pareillement le psychisme de son personnage « que l'auteur fut parfaitement familier, non seulement avec toutes les choses de la médecine, mais encore avec le milieu médical, il fallait en un mot qu'il eût une mentalité médicale, qu'il fût lui-même un médecin » (3). Mais Flaubert qui n'était rien moins qu'un Nemrod a décrit avec une intensité aussi vive les sentiments sauvages d'un chasseur emporté par la frénésie de sa passion cynégétique. Lui, qui n'avait pas vu les émeutes de 1848 à Paris, en a fait une peinture d'une exactitude absolue, plus vivante que le récit d'un témoin et ce libre-penseur nous a donné en des pages frémissantes de foi, l'illusion de participer aux extases de Saint Antoine ou d'assister à la transfiguration de Saint Julien l'Hospitalier. Nous pourrions multiplier les exemples de cette faculté que Flaubert possédait au suprême degré : le protéisme de l'écrivain, la possibilité de vivre et de sentir exactement comme les personnages issus de son imagination. Rien de plus significatif à cet égard que les lignes suivantes d'une lettre à Taine : « Mes personnages imaginaires m'affectent, me poursuivent, ou plutôt c'est moi qui suis en eux. Quand j'écrivais l'empoisonnement d'Emma Bovary, j'avais si bien le goût d'arsenic dans la bouche, j'étais si bien empoisonné moi-même que je me suis donné deux indigestions coup sur coup, deux indigestions très réelles, car j'ai vomi tout mon dîner » (1). Imaginer un être doué de tous les caractères de la réalité représente un travail d'induction considérable ; l'œuvre de Flaubert nous montre qu'il fut capable de le mener à bien, indépendamment du genre de héros qu'il avait à dé-

(2) « *Madame Bovary* » (Première partie), Chapitre III.

(3) *Op. cit.* P. 127.

(1) A. Taine (1868 ?), 350, V.

crire. Il vécut Charles Bovary, comme il devint tour à tour Matho, Bouvard et Pécuchet, sans avoir été nécessairement pour cela copiste, guerrier ou médecin : « J'ai écrit des pages fort tendres sans amour et des pages bouillantes sans aucun feu dans le sang. J'ai imaginé, je me suis ressouvenu, j'ai combiné (2) ». Phrase où à notre sens s'exprime le fond de sa pensée et qui se condense en celle-ci : « Tu peindras le vin, l'amour, les femmes, la gloire, à condition que tu ne seras ni ivrogne, ni amant, ni mari, ni tourlourou (1) ».

S'il nous paraît évident qu'il n'eut pas besoin d'être médecin pour traiter correctement les sujets médicaux, il ne s'ensuit pas pour cela que la conclusion de René Dumesnil soit fausse : la méthode littéraire de Flaubert est la transposition exacte de celle des sciences biologiques ; c'est là, grâce à ce savant exégète un fait acquis depuis la parution du premier d'une longue série d'ouvrages sur le maître de Croisset. Les principes essentiels définis par Claude Bernard dans son Introduction à l'étude de la Médecine expérimentale ont guidé le chef reconnu de l'école réaliste :

1° l'observation directe, précise et raisonnée qui aboutira à la réunion de cette forêt de faits chère à Bacon. Cela, il le doit à son père et aux médecins comme Bouilhet, Cloquet, Pouchet, qui furent ses intimes ;

2° l'impassibilité qui lui permettra de reconstituer froidement la psychologie de ses héros, sans y mettre quoi que ce soit de lui-même, à son insu : « L'auteur doit être comme Dieu dans la nature, présent partout, visible nulle part ».

On objectera que Claude Bernard a publié sa célèbre « Introduction à l'étude de la Médecine Expérimentale » en 1865 ; Flaubert n'aurait donc pu tirer aucun profit de l'œuvre du grand philosophe puisqu'elle ne s'était pas encore révélée au moment où paraissait « Madame Bovary » ? Ce serait oublier que Claude Bernard eut des précurseurs et que l'exposé de sa méthode se trouve en puissance dans Auguste Comte (1) que Flaubert a effectivement lu puisqu'il le dit dans sa correspondance à maintes reprises (2). Il y a là tout un courant d'idées

(2) A Louise Colet (15 Août 1846), 254, I.

(1) A sa mère (15 Décembre 1850), 268, II.

(1) Claude Bernard : Sa vie, son œuvre (Dr Hillemand). Paris, 1926.

(2) Voir en particulier les lettres situées : 238-II 259-III, 68-VII.

qui réunit le philosophe, l'écrivain et le médecin, il trouvera son expression dans l'admirable manifeste de 1865, le seul dont la postérité se soit souvenu.

Le mot de Dumas fils à l'adresse de Flaubert : « Il varlope une forêt pour faire chaque tiroir de ses meubles » (3) n'était certainement pas un compliment dans la bouche de l'auteur de « La Dame aux Camélias ». Il a pour nous le sens d'un hommage, n'en déplaise aux admirateurs de l'inspiration, ce « bal masqué de l'imagination ». Pasteur n'était pas « inspiré » lorsqu'il mit au point sa théorie des microbes pas plus que Röntgen découvrant les Rayons X, les « affres du style » et « Apollon, dieu des ratures » témoignent assez du parallélisme des voies suivies par le romancier et les sommités scientifiques. Une étroite parenté relie la médecine consciencieusement pratiquée à l'art voulu par Flaubert et au labeur du savant, c'est cette identité de méthode qui fit de lui un véritable « clinicien es lettres » pour user du terme évocateur que nous empruntons à Ségalen (4).

Quant au goût qu'il a si souvent manifesté pour la médecine, fruit d'influences diverses et transposition d'un désir inassouvi, nous ne croyons pas qu'il ait revêtu une autre forme que celle d'un dilettantisme médical, très en usage au XIX^e siècle.



(3) Cité par Lucien Descaves - Notre vieille nounou - « Le Journal », 17 Juin 1906.

(4) Ségalen - L'observation médicale chez les écrivains naturalistes - Bordeaux, 1902.

BIBLIOGRAPHIE ⁽¹⁾

GUSTAVE FLAUBERT

- Edouard ALLAIN. — Le mal de Flaubert (Thèse de la Faculté de Médecine de Paris, 1928, in-8, n° 88, Paris Libr., M. Lac).
- BAILEY P. — Flaubert's Epilepsy (Proc. Charaka club. N. York, 1910, p. 513).
- BINET-SANGLE. — L'épilepsie de Flaubert (Chronique médicale, 1900, n° 21, p. 641).
- DESCHARMES René. — Flaubert, sa vie, son caractère et ses idées avant 1857 (Thèse doct. des Lettres Lille, Paris, 1909).
- Georges DUBOSC. — Gustave Flaubert et sa famille (« Journal de Rouen »).
- DUMESNIL-DESCHARMES. — Autour de Flaubert (Paris, « Mercure de France », 1912, 2 vol.).
- Emile FAGUET. — Flaubert (Coll. des Grands Ecrivains Français, Paris, 1899, 3^e Edit., 1913).
- J. FELIX. — Notes et souvenirs, Gustave Flaubert (Broch. in-16, Schneider, à Rouen, 1896).
- Docteur FORTIN. — Le subconscient chez Flaubert (Chronique médicale, 1901, n° 1).
- Félix FRANCK. — Gustave Flaubert d'après les documents inédits (Broch. in-18, 1887).
- GRAULT. — Considérations médicales sur la sensibilité de Flaubert (Imprimerie Delmas, de Bordeaux, 1930).
- Louis JOURDAN. — Essai sur la névrose de Gustave Flaubert (Thèse doct., Montpellier, 1922).
- LASTIC (Ph. de). — La pathologie mentale dans les œuvres de Flaubert (Thèse doct., Paris, 1906).
- Guy de MAUPASSANT. — Etudes sur G. Flaubert (Paris, 1884, et dans l'édition définitive des œuvres de G. Flaubert, t. VII « Bouvard et Pécuchet »).

(1) Nous devons une bonne part de cette nomenclature à la complaisance des « Fichiers du Monde médical ».

- Jean MAURIENNE. — La maladie et la mort de Flaubert (Chronique médicale n° 11, 1^{er} Novembre 1930, p. 181).
- Edouard MAYNIAL. — La jeunesse de Flaubert (Paris, 1913).
- MICHAULT (Docteur). — De quoi est mort Flaubert (Chronique médicale, 1901, p. 607).
- NIEL. — La maladie de nerf de Gustave Flaubert (Thèse Doct., Lille, 1922).
- BALANTE. — La lenteur psychique (Mercure de France, juin, 1931).
- PAULHAN (P.). — Les caractères : conclusion. Etude d'un caractère Gustave Flaubert (2^e Edition, Paris, 1902, p. 222).
- REGNAULT (Docteur). — Les observations d'épilepsie sur les hommes de génie, notamment sur Gustave Flaubert, ont été jusqu'à présent mal prises. Rev. de l'hypnotisme, 1900, déc., p. 270).
- REGNAULT. — L'épilepsie de Flaubert (Chronique Médicale, 1901, p. 31).
- REGNAULT. — Le mal de Flaubert (Revue moderne de médecine et de chirurgie. Paris, XXXV, novembre 1927, p. 345).
- SELLIERE (Ernest). — Le romantisme des réalistes (Gustave Flaubert, Paris, 1914).
- Albert THIBAUDET. — Gustave Flaubert, sa vie, ses romans, son style. (Paris, 1922).
- ZOLA. — Gustave Flaubert (Dans les romanciers naturalistes, 1888).
- AUBE. — G. Flaubert, anatomiste (Chronique médicale, 1901, p. 660).
- CLAUDE BERTON. — Flaubert, le Théâtre et le bovarysme (Hippocrate, rev. d'humanisme médical n° 9, 4^e année, nov. 1936).
- BONDOUX. — Le réalisme littéraire de Flaubert et l'application de la méthode des sciences biologiques (Thèse de Paris, juillet 1928).
- BRUNON (R.). — A propos de Madame Bovary (Presse médicale, Paris, 1907 : XV, annexes 713-715 port.).
- CHAUME. — Comment se documentait Flaubert (Chronique médicale, 1900, p. 169, 15 décembre 1901).
- M. DU CAMP. — La maladie de Flaubert (Le Médecin d'Alsace et de Lorraine, avril 1940, n° 1, p. 1).
- DUMESNIL (R.). — Flaubert; son hérédité, son milieu, sa méthode (In-8°, Paris, 1903).
- DUMESNIL. — Flaubert et la médecine (Thèse doct., Paris, 1905).
- R. DUMESNIL. — La maladie de Flaubert (Le médecin d'Alsace et de Lorraine), avril 1940, n° 1, p. 5.
- FAUVEL (H.). — Souvenirs sur Gustave Flaubert (Chronique médicale, 1908, XV, p. 449 et 481).
- G. FLAUBERT. — Œuvres de jeunesse (Ed. Connard correspondance, 4 vol., Charpentier).
- G. FLAUBERT. — Autobiographie (Rev. médicale de Normandie, Rouen, 1904, IV, 501-503).

- Jean FRETET. — Flaubert : l'Epilepsie et le Style (L'Evolution psychiatrique, Fasc. III, an. 1939, p.3 -32).
- F. GARRIDO QUINTANA. — El. caso Flaubert (Medicina Mexico (supp.) 17 : 123, 132, 25 août 1937).
- Jules de GAULTIER. — Le génie de Flaubert (Mercure de France, 1913).
- GOULD (G.-M.). — A biographic clinic on Gustave Flaubert (Med. rec. N. Y. 1906, LXIX, 569-578).
- HELOT (R.). — Les débuts à Rouen d'Achilles-Cléophas Flaubert (Rev. médicale de Normandie, Rouen, 1909, 75-82).
- HENNEQUIN (Emile). — Gustave Flaubert (Etudes de critiques scientifiques, 1890).
- LAPIERRE. — Gustave Flaubert à Croisset, dans les environs de Rouen (1 vol. in-4°, Rouen, éd. Auger, 1890).
- MAURY (P.). — Flaubert et la Médecine (Progrès méd., Paris, 1912, 3s. XXVIII, 480).
- Michel RENAULT. — La névrose et le génie Gustave Flaubert (Le concours médical n° 4, p. 241, 22-1-39).
- REIK (T.). — Zwei Traüme Flaubert's (Zentralbl. f. Psychoanal Wiesb 1912, 13 III, 222-224).
- Roger des GENETTES (M^{me}). — Lettres de 1871 à 1891 (1 volume Rouquette f. Art. dans le « Figaro » une correspondante de Gustave Flaubert, M^{me} Roger des Genettes, 14 octobre 1893).
- LE ROYER DE CHANTEPIE (M^{lle}). — Correspondance avec Flaubert (George Sand et Michelet, Nouvelle revue, 1896).



